

10.7. Éléments de l'ontologie (II)

Deuxième année de philosophie 1997/1998

Éléments de l'ontologie

*Institut supérieur de pédagogie VII- Avenue Olympique 25
2020 Anvers*

Contenu : voir p. 50

Section 1 (pp. 1 à 4)

Avant-propos - L'essentiel (l'"essence") de la philosophie est, traditionnellement, l'ontologie, la théorie de la réalité, la "théorie de l'être". Après la première année, qui comprend une introduction à la phénoménologie (représentation de ce qui est immédiatement apparent comme donné) et à la logique (raisonnement écartant ce qui n'est pas immédiatement apparent et donc requis), vient la deuxième année, qui introduit l'ontologie générale et les trois grandes ontologies spéciales, à savoir la cosmologie (théorie du monde ou de l'univers), la théologie (théorie de la religion) et la psychologie (théorie de l'homme). Car nous vivons dans le monde (cosmologie), un univers qui, selon les traditions religieuses, est constitué du sacré (théologie), un univers qui est notre biotope englobant ou cadre de vie.

L'essence de la philosophie : l'ontologie (métaphysique) - (02/04).

La philosophie n'est pas une religion, une œuvre d'art, une idéologie, un bon sens, une vision du monde. La raison varie : soit ces choses n'ont pas pour objet l'être omniprésent (la réalité), soit (nous pensons à l'idéologie en particulier) elles ne rendent pas compte d'elles-mêmes logiquement.-- La philosophie est donc : **a. une** théorie de la réalité (tout ce qui est réel comme réel) **b.** sur une base logique.

Compréhension ontologique (05).

Parler de la totalité de tout ce qui est, ce n'est pas adopter un point de vue englobant. Ce serait un point de vue - que les Grecs anciens appelaient "divin" -. Nous sommes au milieu de tout ce qui est, un seul "être" ou réalité et donc limités, -- finis.

La crise de l'ontologie (06/10).

Elle est le résultat **a.** de notre finitude, **b. de la** croyance qu'elle peut exposer la "réalité" dans des systèmes encyclopédiques.

La construction de systèmes ontologiques (Aristote, Thomas, Suarez, Wolff, Hegel, Feibleman et d'autres) dépasse la finitude (nombre fini d'axiomes, d'échantillons) de notre compréhension de la réalité. Ce n'est pas l'ontologie qui est en crise mais ses formes encyclopédiques-systématiques.

E.O. 01.1

En effet, celui qui remet en cause une ontologie ne peut le faire que sur la base d'une ontologie qui lui est propre ! Affirmer que l'ontologie est "irréelle", c'est présupposer sciemment que l'on possède déjà la compréhension réelle de la réalité à l'aide de laquelle on juge ! C'est juger l'ontologie au nom de ... l'ontologie.

La crise de l'ontologie dans l'antiquité.- (11).

Dans l'Antiquité, les mathématiques axiomatiques étaient l'allié naturel de la philosophie (axiomatique, c'est-à-dire) dogmatique.

Les philosophes sceptiques n'ont fait que briser les frontières logiques des philosophes dogmatiques.

Le protosophisme, la philosophie déconstructive de l'époque, avait ses propres "dogmata" ou présupposés. Sinon, il ne pourrait pas adopter une position critique : celui qui est "critique" part d'un point de vue (supérieur), c'est-à-dire d'un axiome.

La crise de l'ontologie aux XIXe et XXe siècles (12/13).

Le naturalisme et le scepticisme bannissent l'ontologie (en apparence, car ils en ont une qu'ils mettent inconsciemment au premier plan ; qui fait quoi que ce soit sans une compréhension de ce qui est réel et irréel ?). La critique néo-kantienne de la connaissance (épistémologie) et le positivisme (scientisme) remplacent l'ontologie en déclarant une ou plusieurs sciences sujettes à l'ontologie, qui détiennent alors "la vérité".

L'idéalisme allemand ou "absolu" restaure radicalement l'ontologie traditionnelle fondée sur le subjectivisme moderne. Le néo-scolasticisme, par exemple, actualise la tradition.

La crise de l'ontologie, postmoderne.

Une ontologie unique liant tous les hommes est radicalement niée par les postmodernistes (extrêmes) qui soulignent la fragmentation culturelle et individuelle de l'ontologie traditionnelle. Le philosophe se définit essentiellement comme un interprète.

Il ne faut pas oublier que celui qui interprète (herméneutique) le fait inévitablement "au nom" de présuppositions de la réalité, au nom d'une ontologie !

Les transcendantaliens.

La grande tradition connaissait - outre les concepts ordinaires universels, privés et singuliers - des concepts radicalement universels ou transcendants (englobants) : être(s) ou réalité, vérité (évidentielle), unité (connexion : ressemblance/cohérence), bonté (valeur). Nous examinerons cette question plus en détail (16/33).

E.O. 01.2

1. Vérité ontologique (16/21).

Tout ce qui est, est vrai.--Ce qui est, est testable. Est prouvable.

La vérité logique est le fait que le jugement correspond à la réalité sur laquelle il est prononcé.

La vérité éthique est le fait que le comportement en conscience correspond à ce qui est approprié (devoir, interdiction, permission).

Note -- “Vrai” peut aussi signifier - dans un sens platonicien - “idéal” : “L’homme vrai est l’homme consciencieux” (c’est-à-dire “L’homme idéal...”).

Note : Les théories subjectiviste, probabiliste, relationniste et volontariste sont des échantillons de vérité.

Le postulat de preuve d’Aristote. - (18/19).

La “preuve”, chez Aristote, doit être comprise de manière phénoménologique : ce qui se montre directement.

Aristote savait très bien qu’il existe des évidences trompeuses. Il n’avait pas besoin du raisonnement rigoureux d’Euboulides pour cela. Son professeur Platon a suffisamment insisté sur “l’être distinct de l’être réel” (“to ontos on”).

Les propositions “vraies”, pour Aristote, sont des propositions “données” et la “réalité” est pour lui tout ce qui est. Beth comprend le “réalisme” aristotélicien comme étant nonontologique.

Le paradoxe du menteur. - (20/21).

Le langage d’un menteur se caractérise par un méta-langage sur le sien (méta-langage : il sait s’il ment ; linguistique : il dit ce qu’il veut dire).

2. -- Unité ontologique. - (22).

Les mathématiques et la logique dépendent de ce type d’“unité”, c’est-à-dire de relation (c’est-à-dire de similarité (ensemble)/cohérence (système))... Nous en avons discuté très longuement l’année dernière, dans Logique.

3. - La “bonté” ontologique. - (23/33).

L’axiologie (théorie des valeurs) dépend du concept ontologique de “valeur”. Tout ce qui est, est de toute façon “bon” (précieux, susceptible de jugements de valeur).

Le bien moral fait référence à la vie ou au comportement qui est axé sur les valeurs. Le comportement consciencieux est tel que le donné s’impose dans notre comportement lorsqu’il est demandé.

La loi morale n’est pas une loi naturelle. La loi morale n’est pas une loi positive (qui peut en faire partie). Le relativisme moral, s’il est réel, est en contradiction avec l’axiome d’identité (“Tout ce qui est, est”). Le relativiste, cependant, est attentif aux dépassements de limites que les moralistes dogmatiques (axiomatiques) commettent par de fausses généralisations.

E.O. 01.3

Philosophie du droit. - (31/33).

Le droit fait partie du “bien” moral ou consciencieux. Le “droit à quelque chose” est un droit de disposition. Pas de devoirs sans droits : celui qui a quelque chose comme devoir (exigé, donné) a le droit de disposer de tout ce qui rend possible l’accomplissement du devoir. Le caractère exécutoire y est.

Le droit naturel diffère du droit positif. Le positivisme juridique est le relativisme du droit : dans sa généralité, il est indéfendable ; en tant que critique, il expose les généralisations erronées du droit naturel.

Note : L’ontologie platonicienne. - L’objectif principal de ce chapitre supplémentaire est d’exposer le concept d’idée (idea/eidos). En effet, très souvent - trop souvent - on confond nos concepts ou idées humaines (représentations) dans nos esprits très limités avec les idées objectives de Platon.

En d’autres termes, alors que les idées platoniciennes sont objectives, à l’œuvre dans les réalités elles-mêmes (note : pas seulement présentes mais activement présentes), nos concepts humains sont avant tout subjectifs, c’est-à-dire des réalités dans la mesure où elles sont présentes dans notre esprit.

Theoria... Theoria diffère de notre concept moderne de “théorie” (construction mentale de la réalité). Lorsque quelqu’un voit le donné et le demandé avec son esprit, il fait de la théorisation. Lorsqu’il conclut (résout) la tâche avec ses deux aspects, alors sa théorie est complète.

C’est pourquoi le latin traduit theoria par “speculatio”, épier, examiner très attentivement pour savoir à quoi l’on a affaire. Observer dans le sens de “observer et suivre attentivement”.

Note -- Au cours des prochains chapitres, un penseur platonicien prendra régulièrement la parole. Il ne s’agit pas de repréailles, c’est-à-dire d’un retour nostalgique à un mode de pensée passé. Mais que nous voulons rappeler aux étudiants du cours qu’il existe depuis des siècles une grande tradition de platonisme, qui a surtout ... inspiré un certain nombre de penseurs d’orientation biblique (“ Les idées sont les idées de Dieu “). Une inspiration qui s’avère toujours fructueuse : les créateurs de la logique n’étaient-ils pas principalement des platoniciens ?

E.O. 02.

Section 2 (2/48)

L'essence de la philosophie : l'ontologie (métaphysique).

La philosophie générale est fondamentalement une ontologie générale ou une théorie de la réalité. Car le "onto-" du terme "ontologie" (introduit par le cartésien Joh. Clauberg (1622/1665)) signifie "être", c'est-à-dire la réalité. -- Définissons d'abord le négatif (ce que la philosophie comme ontologie n'est pas), puis le positif (ce qu'elle est).

1.1.-- *La philosophie n'est pas une religion.*

La religion peut être définie comme "l'observation, avec une révérence adoratrice, de tout ce qui est extra- et surnaturel, à savoir le sacré ou les sacrés".

La mythologie, en tant que politique ou non, c'est-à-dire théologie régissant la société dans laquelle prévaut une religion, était en fait la première forme de philo.sophia, de sagesse, comme l'ont traduit nos ancêtres. La "sagesse" était la compréhension et la réaction correcte à ce qui était donné et exigé dans la vie de l'homme primitif. Nous interprétons cela comme un stade pré-scientifique et pré-sage de la "pensée" telle que nous la comprenons aujourd'hui. Tout au plus, la religion en tant que sagesse est protoscientifique ou proto-scientifique (c'est-à-dire une préparation et une première forme de science et de philosophie).

Il n'est donc pas surprenant que les sciences et la pensée philosophique soient issues des religions.

1.2.-- *La philosophie n'est pas de l'art.*

On pense ici à la *Divine Comédie* de *Dante Alighieri* (1265/1321), une œuvre qui décrit de manière poétique un voyage à travers le monde souterrain, la terre et le ciel, dans un sens scolastique du milieu du siècle. Elle contient toute une philosophie et une ontologie, mais la *Divina Commedia* n'est pas une philosophie.

Prenons par exemple *Joh. W. Goethe* (1749/1832), *Sur l'architecture allemande*, dans lequel il fait l'éloge de la cathédrale gothique, de sa vie et de sa vision du monde - une cathédrale est une philosophie transformée en pierre, mais ce n'est pas vraiment de la philosophie.

1.3.-- *La philosophie n'est pas une idéologie.*

Une idéologie construit une vision de la vie et du monde à des fins rhétoriques, c'est-à-dire pour persuader ses semblables. Dans chaque idéologie - quelque peu élaborée - il y a une philosophie, mais en raison de l'absence de preuve logique stricte, ce n'est pas une philosophie.

1.4.-- *La philosophie n'est pas non plus la vision de la vie et du monde*

qui émerge des sciences positives ou fermement ancrées comme une sorte de vision philosophique de la vie et du monde.--

E.O. 03

Cette forme de philosopher est néanmoins très répandue : l'apparence de travailler de manière purement scientifique s'accroche à ce scientisme ("scientia", "science" en latin). Il y a en effet une sorte de philosophie dans une ou plusieurs sciences ensemble ou dans toutes les sciences ensemble. Mais, étant donné les limites des méthodes des sciences professionnelles, il ne peut jamais vraiment s'agir d'ontologie, puisque l'ontologie ne se concentre pas sur un fait de l'univers tel que je l'ai expérimenté scientifiquement, ni même sur la totalité des domaines auxquels s'appliquent toutes les sciences, mais sur tout ce qui est définitivement réel, c'est-à-dire non pas quelque chose mais quelque chose, appelé "être(de)" dans la tradition grecque antique.

1.5.-- La philosophie n'est pas une pensée commune.

Claude Buffier, Traité des premières vérités, Paris, 1717,-- plus tard *Thomas Reid (1710/1796, An Inquiry into the Human Mind on the Principles of Common Sense (1764)* a fondé la philosophie du sens commun (ne pas confondre avec le bon sens), c'est-à-dire les intuitions que partagent en principe tous les hommes,-- au-delà de toute science professionnelle et de la philosophie au sens strict.

En fait, les commensaux ont réagi contre "le sens intime", c'est-à-dire la conscience individuelle comme point de départ de toute science et philosophie, comme le préconisaient Descartes et les cartésiens. Pour le commonsensiste, la conscience est d'emblée commune, partagée par toutes les personnes qui possèdent un minimum de "raison". Ainsi, ils ont opposé le sens intime, le sens commun.

La méthode est également valable : de nombreux penseurs commencent leurs explications par ce que le bon sens (dont on peut trouver le résultat, par exemple, dans un dictionnaire explicatif) dit sur le sujet. Mais s'appuyer uniquement sur cela, et donc commettre le bon sens dans un sens exclusif, est intenable.

D'ailleurs, la pensée existentielle n'est pas si éloignée de la philosophie du bon sens en ce qu'elle se fonde sur l'existence, c'est-à-dire sur le fait d'être au monde en tant qu'être humain. De la même manière que l'être humain existe avant même la science ou la philosophie.

Mais la plupart des existentialistes ne s'arrêtent pas là, et entrent dans le domaine de la philosophie stricte (et même de la science), qui est parfois très éloigné de l'existence quotidienne.

E.O. 04

1.6.-- La philosophie n'est pas une vision du monde.

Dans toute vision du monde et toute philosophie de la vie, il y a une philosophie et vice versa. La philosophie, en revanche, veut rendre compte du monde et de la vision du monde. En effet, l'ontologie développe une méthode. C'est un couplage de :

1.-- La phénoménologie, c'est-à-dire la représentation du donné, c'est-à-dire du phénomène, c'est-à-dire de ce qui se montre comme aussi un objet de connaissance directe,

2.-- La logique, c'est-à-dire la transcendance par le raisonnement (déduction et réduction) du donné vers le demandé ou le voulu, car le raisonnement montre ce qui est connaissable par la connaissance indirecte. En d'autres termes, l'ontologie remet en question l'être ou la réalité.

1.-- la réalité qui est donnée, et

2.-- Réalité non donnée mais recherchée ou demandée.

Eh bien, il existe des méthodes tant pour la phénoménologie conçue de cette manière que pour la logique conçue de cette manière.

En passant, nous avons expliqué cela plus en détail dans le cours de logique (qui commence par une brève définition de la phénoménologie).

Ontologie - Dans sa *Metaphysica* (1646), *Joh. Clauberg* dit que l'ontologie est "une sorte de science qui s'occupe de l'être en tant qu'être". C'est littéralement la définition d'Aristote. La réalité en tant qu'être, c'est-à-dire dans la mesure où la réalité est "réalité".

Clauberg : "L'être est une natura (c'est-à-dire quelque chose) propre à tout et à chaque être séparé". Nous disons maintenant que le concept de "réalité" ou d'"être(s)" est global, transcendantal. Chaque chose en soi et toutes les choses ensemble sont caractérisées par le fait qu'elles ne sont pas rien... Une telle science, Clauberg l'appelle "catholica" ou "universalis", générale.

Ce qu'est la philosophie. La philosophie est :

- a.** Un ensemble ou une collection de connaissances (informations),
- b.** De préférence élaborée en un système, c'est-à-dire une cohérence sans contradiction (qui s'avérera plus un idéal qu'une réalisation),
- c.** aussi testable ou vérifiable que possible (phénoménologique et logique),
- d.** sur la réalité globale ou totale de la personne en tant que telle,
- e.** divisible en parties, en ontologies spéciales, qui, dans la totalité de la réalité, traitent de tel ou tel domaine (le langage, l'univers, Dieu, l'âme humaine, la morale, etc.)

E.O. 05

La compréhension ontologique.

D'Archytas de Taras (-445 / -395 ; paléopythagoricien), on a conservé un fragment qui nous suggère ce que pourrait et surtout voudrait être la métaphysique.

“Si quelqu'un était capable de réduire tous les 'genea', classes (concepts), à un seul et même 'archä', réalité préfixée, et de déduire ('suntheinai', déduction déductive) et de joindre ('sun.arth.mèsasthai'), alors une telle personne apparaîtrait - me semble-t-il - comme la plus sage et à la fois comme possédant toute la vérité et un point de vue à partir duquel elle peut connaître “dieu” (*note* : au sens grec antique) et toutes les choses telles que “dieu” les a assemblées selon des paires d'opposés (“sustoichiai”), et des ordres (“taxei”).

Archytas travaille déjà ici avec” les concepts d’“analysis” (raisonnement réducteur) et de “synthesis” (raisonnement déductif) dans le contexte de ce que les Grecs anciens appelaient “stoicheiosis” (lat. : elementatio), l'ordre.

Note : Archytas occupe une position plus élevée... Cela rappelle *L. van Tuijl*, inl. / trad., *Poe, Lacan, Derrida, De gestolen brief*, Amsterdam, 1989.

Edg. A. Poe (1809/1849 ; écrivain américain), dont la vie s'est terminée par un delirium tremens, a écrit *The purloined letter*, une nouvelle.

J. Lacan (1901/1981, psychiatre américain qui a réinterprété la psychanalyse freudienne de manière structuraliste (en s'intéressant aux structures inconscientes), a donné en 1955 une conférence sur le conte de Poe, devenue célèbre, dans laquelle il utilisait le conte (modèle) pour clarifier la situation et le travail du psychanalyste (original). Plus tard, il a même inclus le texte dans ses *écrits*, Paris, Seuil, 1966.

J. Derrida, le déconstructionniste, soumet le texte de Lacan à une “déconstruction” une vingtaine d'années plus tard. Il attribue le dogmatisme à Lacan : comme le détective Dupin, dans l'histoire de Poe, Lacan occupe une position supérieure. Comme s'il était au-dessus et au-delà des épisodes et des complications de l'histoire, il connaît la “vérité” sur tout ! Ce à quoi Derrida répond : ce que Dupin et Lacan possèdent, c'est “la vérité qui est la leur”. Ce qu'ils vendent, cependant, -- au-dessus de toute implication dans l'événement (drame, psychanalyse) comme la vérité définitive sans question. Avec prétention.

Heureusement, il ne s'agissait que d'un vœu pieux dans le texte d'Archytas : “ Si quelqu'un était capable ... “.

E.O. 06

La crise de la métaphysique (ontologie).

L'objet de l'ontologie est la totalité de tout ce qui est, dans la mesure où il est. L'être en tant qu'être.

Grâce à la phénoménologie, qui représente fidèlement la partie manifeste de tout ce qui est (le donné), et à la logique, qui atteint la partie non apparente de tout ce qui est par déduction et réduction (le demandé au sens de ce qui n'est pas manifeste mais doit être démontré), l'ontologie met à nu la réalité.

Nous disons réalité et non réalité.

a. Nous avons une vision de la totalité de l'être dans nos concepts globaux (être, vérité, unité (connexion), bonté (valeur)). Ces concepts transcendants ; (la réalité et les principales propriétés de la réalité) sont une lumière qui nous éclaire au milieu d'une obscurité massive, et massive, (qui est le cœur de la métaphysique de la lumière)

b. Mais nos idées et perceptions limitées nous rendent.. :

1. sur des hypothèses (axiomes) insuffisantes et
2. n'ont que des échantillons (généralisés et généralisants). Les axiomes (explications) disponibles sont en nombre fini et nos échantillons inductifs sont en domaine fini.

Conséquence : l'ontologie est en crise permanente ! Nos concepts transcendants sont "remplis" (interprétés) par des contenus de connaissance et de pensée non transcendants - catégoriques (dit-on aussi) - qui sont marqués par la finitude de notre esprit et de notre expérience.

Car ce que nous disons catégoriquement de la "réalité" (et de ses caractéristiques essentielles) ne vaut que comme lemme, c'est-à-dire comme une interprétation partielle et très provisoire.

La réalité est pour nous, au départ, un "x", un inconnu, un original dont nous cherchons et trouvons des modèles qui, en fait, ne représentent jamais parfaitement l'original. Nos modèles, c'est-à-dire les données concrètes et tangibles sur la réalité, restent en deçà de leur niveau. Ils apportent une lumière, certes sur tout ce qui est, mais une lumière très partielle et parfois très préliminaire.

La méthode lemmatique-analytique est donc la seule méthode qui puisse effectivement pratiquer l'ontologie, et de telle sorte que le lemme, le " x ", reste dans une large mesure un " x ", une inconnue... C'est là " la crise de la métaphysique ".

E.O. 07

Construction de systèmes ontologiques.

Le “système” ou “système” est une collection ou un ensemble de choses qui constituent une notion collective”, c’est-à-dire qui présentent une cohérence (y compris la non-contradiction).

Un certain structuralisme a mis l’accent sur ce point. Un système ontologique est alors un ensemble d’affirmations qui forment un discours fermé, qui vise à expliquer la totalité de la réalité (“holistique” est ce qu’il est toujours) en général et surtout la métaphysique spéciale, dans un certain sens encyclopédique. On a l’impression que, dans une exposition élaborée, la réalité dans tous ses aspects - certainement les plus importants - est pour une fois divulguée avec autorité.

Platon d’Athènes (-427/-347).

Les critiques de la métaphysique ne manquent généralement pas de critiquer Platon.
-- Cependant :

1. il place effectivement le “tout” (collection) et le “tout” (système) au centre, y compris l’exigence de ne pas tomber dans la contradiction ;

2. il a laissé de nombreux textes dans lesquels aucun platonicien n’a jamais été capable de décomposer un système fermé. Au contraire : la méthode inductive de Socrate (qui conclut des échantillons aux collections) et sa méthode dialogique (qui conclut des échantillons aux systèmes, en tant que généralisation) font qu’il existe des fragments d’un système hypothétique mais pas d’ensemble encyclopédique.

Plus encore : les dialogues “aporétiques” si caractéristiques de Platon prennent des échantillons inductifs, et permettent aux interlocuteurs de parler (la méthode double) mais ne se terminent pas par une solution du problème posé : le voulu ou le demandé reste, même après de longues expositions, un voulu.

Des inventeurs de systèmes.- Aristote de Stageira (-384/-322 ; le plus brillant élève de Platon) est le grand systématicien de l’Antiquité, avec des traités qui exposent longuement, on pourrait presque dire encyclopédiquement, une vision cohérente de la vie et du monde.

Saint Thomas d’Aquin (1224/1274 ; figure de proue de la philosophie scolastique du milieu du siècle) est l’auteur de “*summae*”, des traités de taille considérable qui exposent en détail toute une vision de la vie et du monde, -- de façon encyclopédique (comme d’autres au Moyen Âge).

E.O. 08

François Suarez (1548/1617), figure de proue de la scolastique moderne (“espagnole”), a écrit son *Metaphysicarum disputationum tomi ii*, Salamanque, 1597. Suarez était très largement informé et était un penseur équilibré qui a mis à jour la philosophie du milieu du siècle. Son influence était très grande : bien qu’il soit jésuite (depuis 1564), son œuvre a même été utilisée comme manuel dans les universités protestantes.

L’ontologie moderne a reçu sa forme rationaliste éclairée chez Chr. Wolff (1697/1754). Plus de deux cents ouvrages (dont une quarantaine de gros volumes) constituent un “monument wolffien”.

Les grandes lignes. -Philosophie théorique : logique (“philosophia rationalis”), -- ontologie, -- cosmologie générale, -- psychologie empirique et “rationnelle”, -- théologie naturelle, -- physique expérimentale et dogmatique (efficiente et téléologique).

Philosophie pratique : philosophie pratique générale,-- philosophie pratique spéciale (éthique (= morale), philosophie pratique civique (science domestique, politique),-- droit naturel.

Kant et Hegel ont exprimé leur admiration pour ce monument. Il a été extrêmement influent à son époque.

L’ontologie moderne a reçu son “idéalisme allemand” dans *G. Fr. W. Hegel*.- L’idéalisme allemand est un monument philosophique en soi. L’idéalisme allemand est un monument philosophique en soi, qui se situe entre 1790 et 1830. C’est une philosophie qui identifie l’idée et l’être ou la réalité (et dans ce sens moderne, elle ressuscite le platonisme).

Fichte, Schelling, mais surtout Hegel, sont les géants de ce monde de la pensée. Sa *Phänomenologie des Geistes* (1807), sa *Logik* (1812/1816) et son *Enzyklopedie* (1817) sont ses principales œuvres : elles témoignent d’un immense “ système “ dans lequel tous les aspects majeurs (et parfois mineurs) de la “ réalité “ (“ l’idée “) sont systématiquement discutés.

Hegel n’a-t-il pas dit que, entre autres choses, et surtout à cause des critiques décredibilisantes de Kant, “on a mis en scène en Allemagne le spectacle bizarre qui consiste en un peuple civilisé sans métaphysique, c’est-à-dire un temple par ailleurs multi-décoré sans sanctuaire suprême”. Ce qui montre que pour Hegel (et les idéalistes allemands), la métaphysique est centrale dans la culture générale d’un peuple dans la mesure où il est “civilisé”.

L’influence de Hegel a été très grande, surtout jusqu’à la première guerre mondiale (1914/1918), en dépit de beaucoup de matérialisme et d’autres courants métaphysiques.

E.O. 09

Nous nous référons à *J.K. Feibleman, A System of Philosophy*, La Haye, 1963+. C'est une encyclopédie ! "Logique, -- ontologie, Métaphysique : (*note* : certains font une distinction entre ontologie et métaphysique), -- Épistémologie (*note* : théorie de la connaissance et de la science), -- Éthique, -- Esthétique, Psychologie, Politique, Sociologie, Anthropologie, Philosophie de la vie, Philosophie de la nature, Philosophie du langage, Philosophie des sciences, Cosmologie, Philosophie du droit, Philosophie de l'éducation, Philosophie de la religion".

Comme on peut le constater, les dix-huit parties constituent une ontologie générale (transcendantale) et un certain nombre d'ontologies spéciales (catégorielles, "régionales" (selon Husserl)). La façon dont une personne peut faire face à tout cela est très discutable.

Il en va de même pour tous ces "systèmes" de stature "encyclopédique" : ils remplissent les transcendentia (être, -- vérité, unité (connexion), bonté (valeur)) avec des données ("modèles") non-transcendantales qui présentent deux caractéristiques frappantes :

a. ils témoignent de la personne qui écrit les tracts (ses préférences par exemple)" et

b. ils témoignent de la culture et de l'époque culturelle dans laquelle la personne vit. En d'autres termes, ils sont et restent des échantillons de nature finie.

Structure architecturale.

G. Lernout, Postmodernisme, in : *Streven* 1986 (oct.), 33/44, touche à quelque chose de fondamental : -- il l'appelle "la métaphore architecturale". De même qu'un piédestal - le sol solide, les "fondations" ou les "bases" - soutient une statue, un bâtiment, de même, en termes d'idées, un piédestal solide (axiomatique) soutient notre pensée (sciences, philosophie, rhétorique).

En particulier, on recherche des fondements ou des bases (axiomes) éternels et strictement prouvables. C'est sur cette base qu'est ensuite érigé "l'édifice logique".

Ce type de pensée est aujourd'hui - surtout dans les cercles post-modernes - rejeté en tant que "fondamentalisme" (ou "intégrisme" ou "essentialisme"), ce terme ayant généralement une connotation péjorative de "pensée dogmatique (c'est-à-dire sûre d'elle-même)" qui veut révéler une fois pour toutes "la vérité", oui, "la vérité absolue et complète ou finale" dans une série d'explications.

Ce qui - au passage - n'est pas toujours vrai : un Hegel, par exemple, était bien conscient du cours de l'histoire culturelle et de ses vicissitudes. Aristote ou même Thomas d'Aquin, eux aussi, en étaient conscients.

E.O. 10.

Aristote sur le sujet.

O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 453, cite un texte d'Aristote qui exprime ontologiquement l'erreur fondamentale des penseurs encyclopédiques-systématiques.

Dans *Peri herm. 3*, Aristote dit ce qui suit : "Être (" einai ") n'est pas une " sèmeion ", caractéristique (*note* : propriété catégorielle), de quoi que ce soit. De même : quand on dit " sur ", être, (*note* : de quelque chose) alors c'est " psilon ", quelque chose de vide ou de vain parce que cela ne dit rien (*note* : catégorique) à son sujet. Ce n'est qu'en relation avec quelque chose d'autre qu'il acquiert un sens (*note* : catégorique). Sans autre chose (*note* : c'est catégorique), le résultat n'est pas une idée".

Modèle applicable.

Supposons que je dise que quelqu'un est, que dois-je dire qui ne s'applique qu'à cette personne ? Rien ! Car de tout ce qui est, on peut dire qu'il est. Le terme "être" ou "réalité" (tout ce qui est "quelque chose", et non pas rien) est tellement général, transcendantal ou englobant que ce n'est qu'en relation avec un concept non transcendantal qu'il dit quelque chose de quelque chose qui n'est pas transcendantal.

Ainsi : "Cette personne est une personne digne de confiance" complète le sans signification (en termes catégoriques) "est" par le sans signification "une personne digne de confiance".

L'inverse.

Au moyen de termes catégoriques - aussi nombreux soient-ils - on peut définir l'être transcendantal de manière aléatoire, mais jamais exhaustive, car le "reste" échappe toujours. C'est la finitude radicale de tout ce qui n'est pas transcendant.

Les ontologues qui construisent des systèmes (dont certains ont été mentionnés plus haut) remplissent l'"être" avec des modèles qui ne sont que catégoriques et donc des échantillons qui généralisent dans une certaine mesure (approximativement l'ensemble de l'être) mais ne définissent jamais l'ensemble de l'être de manière exhaustive.

En ce sens - pour utiliser une métaphore mathématique - l'"être" est une limite ou une frontière dont on s'approche - sans fin - mais qu'on n'atteint jamais - c'est la raison de la crise permanente non pas de l'ontologie mais de l'ontologie à prétention exhaustive.

Conclusion. -- La soi-disant crise de l'ontologie est un phénomène qui se prolonge littéralement dans le temps : jamais l'homme fini, avec son esprit fini, ne pourra comprendre et englober la totalité de "tout ce qui est" de manière exhaustive et encyclopédique. Les sciences modernes souffrent également à leur manière de cette finitude, et certainement la (les) philosophie(s) dite(s) scientifique(s).

E.O. 11

La crise de l'ontologie dans l'antiquité.

Commençons par la terminologie. -- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques)*, Anvers/Nimègue, 1944, 89 ff. -- Les mathématiques, dans l'Antiquité, sont généralement l'allié de la philosophie dogmatique.

Beth définit le terme "dogmatique" : il ne s'agit pas d'une philosophie qui propose des principes qu'elle considère au-dessus de toute critique en raison d'une confiance naïve dans l'esprit humain, mais d'une philosophie qui propose des principes qui peuvent résister à une critique raisonnable, ainsi qu'une méthode de recherche efficace, sur laquelle elle propose quelque chose de positif.

Ce type de philosophie ne se limite pas à critiquer les principes fondamentaux, la méthode et l'esprit humain. Ainsi, s'il pratique la critique, elle doit être constructive.

Beth définit le contre-modèle, le type septique... Traditionnellement, le septique est l'ennemi de la philosophie dogmatique (dans la deuxième phrase ci-dessus). Qu'il dirige sa polémique non seulement contre la philosophie "dogmatique", mais aussi contre les sciences "dogmatiques", les mathématiques et les autres sciences de l'Antiquité, "se comprend" (dit Beth, o.c., 81).

La façon dont il combat ses deux adversaires est la même :

- a. il constate que sur certains thèmes de la philosophie et de la science, des opinions contradictoires sont défendues
- b. il fait jouer ces points de vue opposés les uns contre les autres.

Le premier mouvement antique sceptique est celui des protosophe (-450/-350) dirigé par Protagoras d'Abdera (-480/-410) et Gorgias de Leontini (-480/-375).

Outre leur vision des contradictions des penseurs établis (les présocratiques), des facteurs tels que la prospérité après les guerres perses, la conception athénienne de la démocratie et le développement excessif de la rhétorique ont joué un rôle dans la mentalité des sophistes.

Les premiers Sophistes (plus tard dans l'antiquité, il y a le deutéro-sophisme) ont formé une révolution culturelle dans l'ancienne Hellas qui n'a jamais cessé, car après les Sophistes, des tendances sceptiques ont surgi avec la régularité d'une horloge (de -320 à +200), qui parfois influençaient profondément les autres tendances (on pense aux écoles platoniciennes ultérieures à partir d'Arkesilaos (-314/-240)).

E.O. 12

Les XIXe et XXe siècles comme crise de l'ontologie.

Un compte rendu détaillé de la crise de la métaphysique au cours des deux derniers siècles remplirait des livres entiers.

Nous adhérons à : *O. Willmann, Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historisch Anordnung*, Kempten/Munich, 1909, 101/123 (Das 19. Jahrhundert).

Le choc décisif qu'a subi la pensée occidentale, notamment à cause de la philosophie critique de Kant, a nécessité une certaine prise de position sur l'ontologie après Kant. Willmann les énumère très brièvement.

1. -- Élimination radicale.

Les personnes suivantes sont simplement interdites, exclues.

a. Le scepticisme.

Au sens le plus large du terme, le "scepticisme" signifie une adhésion stricte à ce qui est immédiatement apparent (le phénomène), mais de telle sorte que l'on n'atteint jamais la moindre certitude en matière de connaissances ontologiques. Le sceptique ne doute donc pas de tout l'être : il doute de ce qui dépasse l'être immédiatement donné, - surtout les données métaphysiques.-- En ce sens, le scepticisme est un phénoménisme.

b. Le naturalisme.

Le naturalisme est une forme de scepticisme, car il s'en tient strictement à ce qui est immédiatement apparent (à nos sens surtout), c'est-à-dire à tout ce qui est phénoménal, mais qualifie l'ensemble d'"univers mécaniste". Un scepticisme mécaniste, si vous voulez.

2. Remplacement.

Ce qui revient à une élimination radicale mais avec l'apparence de "mettre quelque chose d'autre à sa place comme une prise métaphysique".

a. Critique néo-kantienne de la connaissance.

Kant, pour le dire simplement, réduit la philosophie "rationaliste" à ce que permettent les strictes limites de nos expériences sensorielles de toutes sortes. Kant réduit ainsi la philosophie à une gnoséologie, une épistémologie, une analyse de la connaissance et de la science très "critique" ("kriticisme").

b. Positivisme (scientisme).

Cette forme d'"empirisme" strict du XIXe siècle (qui s'en tient strictement à l'expérience sensorielle) remplace la philosophie par l'une ou l'autre des sciences sujettes (surtout la psychologie (psychologisme), mais aussi la biologie (biologisme, darwinisme ou évolutionnisme), la sociologie (comtisme, sociologisme) ou même l'histoire (histori(cis)me)) ou la totalité de toutes les sciences sujettes (scientisme, positivisme).

E.O. 13.

3.-- Réinstallation radicale.

Il faut mentionner ici l'idéalisme allemand avec J.G. Fichte (1762/1814), Fr.W. Schelling (1775/1854) et surtout G. Fr.W. Hegel (1770/1831).

Entre 1790 et 1830, un type de pensée a émergé en Allemagne, qui cherche encore son équivalent en tant que richesse d'idées. Il s'agit d'un platonisme dans le sens où il identifie l'"être" et l'"idée". Mais elle est moderne, post-rationaliste, en ce qu'elle se débarrasse de Kant et, de manière très moderne, donne une priorité absolue à la raison et interprète cette raison de manière "dialectique" (c'est-à-dire en mouvements et contre-mouvements continus (culturels-historiques)).

En tout cas : avec Fichte, Schelling, Hegel, il y a à nouveau une métaphysique et une ontologie en style grandiose.

4. -- Mise à jour.

On pense à la néo-scholastique, qui remet l'antiquité au goût du jour, dans la mesure où elle a été traitée par la scolastique du milieu du siècle - non sans de fortes influences ecclésiastiques de toutes sortes - sur les traces de la scolastique espagnole (moderne).

On pense à Adolf Trendelenburg (1802/1872), qui prônait une actualisation de la philosophie aristotélicienne, intégrée dans un organicisme (romantique) (concevoir la réalité comme plus qu'une simple mécanique, c'est-à-dire comme un tout organique). Dans lequel un R. Eucken et un O. Willmann l'ont suivi.

Ces courants ne sont pas déracinés de manière moderne et "critique", mais restent ancrés dans une grande tradition qu'ils commémorent en fonction des situations actuelles. Pour que l'ancien, le milieu du siècle, le moderne aient leur place sans tendance à la répression (c'est-à-dire sans vouloir s'évader dans un passé qui n'existe plus).

Note -- Il convient de se référer, par exemple, à H.-H. Holz, *De actualiteit van de metafysica (Bijdragen tot de geschiedenis en de systematiek van de wijsbegeerte)*, Kampen, 1991.

Pour commencer, l'auteur esquisse l'histoire de l'ontologie "*de Platon à Hegel*". Il aborde ensuite la critique de cette ontologie (Schopenhauer, Nietzsche, Dilthey, Bloch).

Il mentionne les causes de la crise de l'ontologie au XIXe et au XXe siècle :

- a. les sciences techniques, qui fournissent un flux incessant de nouvelles informations, et
- b. la révolution culturelle.

Cependant, il défend l'ontologie : les problèmes que l'ontologie traditionnelle aborde sont toujours là et on ne peut pas les balayer d'un revers de main.

E.O. 14

La crise de l'ontologie en termes post-modernes.

Le XXe siècle poursuit la grande tradition de critique des ontologies. De bien des façons.

Considérons un type fourni par *Theo de Boer et al, Modern French Philosophers*, Kampen / Kapellen, 1993.-- L'ouvrage comprend huit contributions de huit contributeurs de l'Université libre d'Amsterdam.

1. *Les discutants.*

M. Foucault (1926/1984) qui, à la suite de G. Bataille (1897/1962 ; nietzschéen) et de M. Blanchot (1907/2003, démasquant le livre), tente de démonter le concept englobant de pouvoir (qu'il découvre entre autres dans la philosophie traditionnelle).

J. Derrida (1930/2004), l'homme de la "déconstruction" qui, par exemple, dans le sillage de la "Destruktion" de M. Heidegger (l'effondrement de la tradition philosophique "de Platon à Nietzsche et même après"), démasque le "logocentrisme" (la raison comme puissance englobante).

J.-Fr. Lyotard (1924/1998), l'homme de la définition du postmodernisme (compris dans un sens philosophique strict), qui définit la philosophie comme "la grande histoire" (sur tout ce qui a été, est et sera) mais qui critique chaque grande histoire (pensez à la totalité de l'histoire sacrée de la création au retour de Jésus dans les philosophies bibliques et à ce qui en survit dans les philosophies occidentales, et pensez à la croyance moderne dans le progrès des rationalistes éclairés) comme non valide et la réduit à une "réduction de méta-récits").

Julia Kristeva (1941/ ...) et Luce Irigaray (1939/ ...), deux femmes qui démasquent la phallogocratie, la prétention d'une philosophie exclusivement masculine à être normative aussi pour les femmes.

J. Baudrillard (1929/2007), qui démasque les prétentions de notre monde actuel de la communication comme une communication de signes "vides". Ce qu'il appelle le démantèlement de la culture de la simulation.

Emm. Levinas (1905/1995) qui, en tant que juif croyant à la bible, démonte l'"égologie" globale (du point de vue de la philosophie de la phénoménologie d'Edm. Husserl (1859/1938)) avec sa prétention à une vision globale des phénomènes, au nom de Dieu (Yahweh) et de l'autre (le semblable).

P. Ricœur (1913/2005), connu entre autres pour son traitement des trois grands matérialistes comme démasqueurs de notre culture (Marx, Nietzsche, Freud).

E.O. 15

L'interprétation

La critique définit l'essence des penseurs discutés comme des philosophes herméneutiques.

Au fait, l'“herméneutique” est la capacité d'interpréter. Surtout en théologie traditionnelle (exégèse biblique) et en théorie du droit. A partir de Schleiermacher (1768/1834), l'herméneutique devient une théorie de la connaissance et donc une philosophie. C'est surtout W. Dilthey (1833/1911) qui, avec sa méthode “verstehende”, a étendu l'herméneutique à toutes les sciences humaines dans lesquelles la compréhension de son prochain est centrale.

Les auteurs du livre prennent un texte (des prédécesseurs) comme un donné, par lequel ils essaient de réaliser une interprétation (en grec ancien : hermèneia) comme demandé. Dans l'introduction de l'ouvrage, Woldring caractérise les intervenants de cette manière.

Pourtant, le terme de postmodernisme est également approprié. En effet, les tendances des écrivains français critiquent la philosophie moderne avec sa prétention à la validité (scientifiquement fondée) concernant la totalité de l'être (la réalité sans plus) ou concernant les aspects fondamentaux de notre culture occidentale - fondée sur une telle philosophie. La raison moderne est critiquée, -- “démasquée” comme inadéquate, - - “démantelée” comme trop prétentieuse (le terme “démantèlement” correspond strictement à J. Derrida).

Note -- La métaphore du réseau.

Retour à *G. Lernout, Postmodernisme*, in : *Streven* 1986 : Oct., 33/44.-- Lernout caractérise la pensée postmoderne comme suit.

De même qu'un tisserand tisse un filet d'oiseaux qui flotte dans l'air, de même celui qui pense (de manière post-moderne) : en réponse à une tâche (donnée + demandée), nous tissons constamment toutes sortes de visions du monde et de la vie et de philosophies qui vont et viennent, -- des théories et des modèles scientifiques qui émergent et disparaissent, -- détachés de la réalité extérieure.

Flottant par rapport à l'être, ce type de pensée ne procède pas logiquement au sens traditionnel de “base (fondements), superstructure (déductions et inductions)”.

La “logique” au sens post-moderne consiste à combiner des idées en un réseau de fragments parfois étranges.

La “logique” au sens post-moderne consiste à accepter continuellement le changement, puisque la réalité extérieure à nous est en constante évolution. Avec ses hauts et ses bas.

C'est clair : au lieu de construire sur des fondations solides, nous cherchons les fondations perdues (car démantelées) de notre culture occidentale.

E.O. 16

La vérité. - Ontologique et non-ontologique (catégorique).

Déjà le langage de l'humanité est sur la bonne voie ontologique : ne dit-on pas "C'est vrai" ? Ils veulent dire par là qu'elle l'est. Tout ce qui est est vrai. - C'est-à-dire : " Tout ce qui est est testable ". Est trouvable, découvrable.

Cela ne veut pas dire qu'il est en fait testé, trouvé, rencontré. Dans l'ontologie digne de ce nom, il est seulement affirmé que tester, trouver, rencontrer doit être possible.

Sinon, il n'y a rien, absolument rien. Car seul le néant absolu est radicalement " faux ", car il n'est pas absolu ! Il est introuvable. Inatteignable.

Il n'est certainement pas affirmé que l'homme (terrestre) teste tout ce qui est, en fait ou même en potentiel, et qu'il peut tirer des conclusions sur tout. L'homme peut manipuler des échantillons dans la totalité de tout ce qui est, c'est-à-dire dans la totalité de tout ce qui est quelque chose, et non pas rien.

La vérité "logique" ou de jugement.

C'est une caractéristique du jugement dans la mesure où il correspond (appartient) à ce qui est (tel qu'il est).

Vous voyez, la vérité ontologique sous-tend la vérité du jugement. En langage hégélien : un jugement est "réel" (c'est-à-dire qu'il correspond à la réalité) dans la mesure où il reflète la réalité - aussi précisément que possible (les échantillons sont invariablement finis).

Au fait : pour le répéter encore et encore : le donné ou phénomène (ce qui se montre comme étant là) s'impose dans la phénoménologie, c'est-à-dire la mise en évidence, dans les jugements, de ce qui se montre directement comme donné ; -- l'être non-voyant s'impose dans la logique, c'est-à-dire la mise en évidence, par le raisonnement, de ce qui est demandé ou recherché.

En bref : dans l'ontologie phénoménologique, le donné est l'exigé et dans l'ontologie du raisonnement logique, l'exigé est ce qui n'est pas montré mais doit être démontré. Une fois qu'une chose est démontrée, elle fonctionne comme un acquis, bien sûr. Ainsi, il y a un mouvement constant dans ce qui se montre : de plus en plus de réalité se montre.

Note -- La "vérité éthique" consiste en un comportement (comportement consciencieux) conforme aux exigences de ce qui apparaît à la conscience comme un devoir, une interdiction ou une simple permission. Alors ce comportement est également "réel" (au sens hégélien).

E.O. 17

Note -- Théories de la vérité.

L'homme populaire, ou du moins l'intellectuel pas trop sophistiqué, dit, quand "c'est ou ce n'est pas", que "c'est vrai". Sans difficulté particulière. Mais les intellectuels qui ont bu la boisson d'une ou plusieurs théories sophistiquées, se perdent dans toutes les "explications" théoriques possibles - plus c'est compliqué, mieux c'est - de par exemple (le concept) "la vérité".

Nous nous référons par exemple à *G. Boas, An Analysis of Certain Theories of Truth*, Univ. of Calif. 1921. L'auteur résume comme suit les principales théories dont il avait connaissance à l'époque.

1.-- Théories subjectivistes.

"Tout ce qui est agréable, quelle qu'en soit la raison, par exemple parce que cela m'est utile ou parce que cela a une certaine valeur utilitaire, est vrai" ("Hédonisme logique").

2. -- Théories de l'indéniableté.

"Tout ce qui se présente comme indéniable - par exemple, les déclarations qui ont un impact si fort sur notre esprit que nous les ressentons comme "indéniables" - est vrai.

3.-- Théories de la relation.

Ces théories se concentrent sur une relation. - La théorie traditionnelle de la "correspondance" dit : "Tout ce qui se trouve dans la relation "objet/sujet" ou donné et esprit de manière à être reflété dans notre esprit est aussi vrai que possible".

Note -- On l'appelle "la théorie du miroir" parce que l'esprit humain reflète les données comme un miroir.

La théorie du système dit : "Tout ce qui, dans la totalité de notre système d'information ou de connaissance, n'entre pas en conflit avec le reste, et est donc cohérent avec lui, est vrai".

Note -- Un certain structuralisme (Martial Gueroult dans un ouvrage sur la philosophie de Descartes) a appliqué cette théorie sous une forme renouvelée - c'est-à-dire structuraliste.-.

Note -- Dans un sens mathématique-logique, les théories plus récentes (et il y en a beaucoup) appliquent cette théorie des relations : une langue (par exemple, notre néerlandais) est réduite à des phrases géables (peut-être des propositions) et ainsi testée pour sa véracité.

4. -- Théories volontaristes.

Boas lui-même (dans l'esprit de Ch. Peirce) dit : "Tout ce qui est reflété comme un signe dans les choses (données) comme un signe dans notre esprit, et en vertu des interventions humaines, déduit de ces signes dans les données et dans notre esprit, est testé, et par conséquent résiste aux reproches, est vrai. Ce qui est "la maxime pragmatique" de Peirce.

E.O. 18

Le “postulat de preuve” d’Aristote.

Citons *E. W. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde*, Anvers/Nijmegen, 1944, 80.

Beth affirme : “Une caractéristique de la philosophie d’Aristote est la confiance dans ce qui est considéré comme acquis”. Euboulides de Miletos (de l’école mégarienne) présente maintenant un homme qui se fie aussi à l’évidence et qui est donc tenté de faire des déclarations contradictoires.

L’“Electra”.

“On demande à un homme : “Dis-moi, tu connais ton père ?”. Il répond : “Oui”. On lui demande en outre : “Si je place un homme enveloppé dans un drap à côté de vous et que je vous demande : ‘Le connaissez-vous ? Que répondez-vous alors ?’. Réponse : “Je ne le connais pas, bien sûr !”. Donc, si vous ne connaissez pas cet homme, il est évident que vous ne connaissez pas votre propre père”.

Beth précise ce qu’Aristote entend par axiome d’évidence, o.c., 64. Comme cinquième axiome sur l’axiomatique, Aristote affirme : “Toutes les propositions sont évidemment vraies” et “Toutes les autres propositions sont déduites ou du moins peuvent être déduites de ces propositions par des moyens logiques (c’est-à-dire par le raisonnement) !

Beth prétend que le raisonnement strict d’Euboulides attaque à juste titre le postulat de preuve d’Aristote et en déduit une “contradiction” (reductio ad absurdum).

1.- Il est clair qu’Aristote distingue deux types d’être :

a. étant ce qui se montre et est donc “évident” ;

b. ce qui ne se montre pas et n’est donc pas immédiatement donné, mais qui est rendu évident par le raisonnement (déduction de propositions à partir d’axiomes ; réduction (y compris la généralisation)). Pour le premier type, il applique la réduction phénoménologique. “Dans la mesure où une chose est donnée, et donc évidente, elle est là”. Pour le second, il réfléchit. Le dépassement du donné est possible par le raisonnement.

2.- Que fait Euboulides ? Tout d’abord, il joue avec les mots. Le terme “connaître” a deux significations dans “Electra” : l’homme “connaît” son père comme toute personne ayant eu un contact avec son père connaît son père. Deuxièmement : il connaît l’homme qui l’entoure grâce à un autre type d’“évidence”, c’est-à-dire avec réserve (jusqu’à ce qu’il puisse voir qui est enveloppé dans ce drap) .

Il n’y a donc pas de contradiction car connaître et savoir sont différents et donc l’évidence telle que conçue par Aristote reste valable.

E.O. 19.

L'axiomatique d'Aristote.

Beth, o.c., 63v. expose la doctrine aristotélicienne de la science. Du moins dans la mesure où elle a une forme déductive, car Aristote connaît aussi - et à un très haut degré - la réduction (induction).

Par "science déductive", Aristote entend un système W de propositions telles que :

1. toutes les propositions de W se réfèrent à une zone ou un domaine d'objets "réels" (ce qui signifie seulement pour l'ontologue Aristote qu'aucune proposition ou jugement n'est possible sur le néant absolu ; c'est-à-dire que "réel" ne signifie pas que les objets existent en dehors de l'esprit humain, par exemple).

2. toutes les propositions de W sont "vraies" (où "vrai", en tant que traduction du grec ancien "alèthes", signifie d'abord "tout ce qui se montre" comme étant là),

3. si certaines propositions appartiennent à W, toute inférence logique à partir de ces propositions appartient également à W ;

4. il existe W un nombre fini de termes tels que

a. la signification de ces termes "ne nécessite aucune explication supplémentaire",

b. la signification de tous les autres termes trouvés dans W ne peut être décrite qu'en utilisant ces termes,

5. il existe un nombre fini de propositions dans W telles que

a. La "vérité" de ces déclarations est évidente,

b. toutes les autres propositions de W peuvent être déduites de ces propositions par des moyens logiques (par le raisonnement).

Le commentaire de Beth.

1. est l'expression du réalisme platonicien-aristotélicien.

Remarque : en ontologie, le terme "réalité" signifie "tout ce qui est n'importe quoi, et pas n'importe quoi du tout". Rien de plus ! Un rêve, un symbole (signe) mathématique ou logistique, un sentiment de désir qui semble "irréel" (dans le langage familier), tout ce qui devient, une pure fiction, -- tout ce qui est "quelque chose", "être", dans le langage de l'ontologie (qui peut être très différent des autres langages à cet égard).

3. justifie la nature déductive du type de science.

4 et **5** sont appelés en grec ancien : "stoicheiosis", lat. : elementatio, c'est-à-dire définir des totalités (collections ou systèmes) à partir d'éléments prédéfinis. Définir" qui, dans un système axiomatique, est "déduire".

E.O. 20

Le paradoxe du “menteur”.

Il peut sembler inhabituel que, dans le domaine de l'ontologie, le paradoxe du “menteur” (d'Euboulides de Miletos) puisse avoir une portée décisive. Nous tentons maintenant de le préciser.

E.W. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques), Anvers/Nijmegen, 1944, 78ff, en discute longuement.

La question est posée à quelqu'un : “Si tu mens, est-ce que tu mens ou est-ce que tu dis la vérité ? S'il répond “Je mens”, l'interrogateur en déduit : “Si tu prétends que tu mens et que tu mens (réellement), alors tu dis la vérité”. Si, en revanche, il répond “Je dis la vérité”, le questionneur en déduit : “Si vous prétendez que vous mentez et que vous dites la vérité, vous mentez”.

Note : Dans les deux cas, une incongruité est déduite de l'affirmation de la personne interrogée (reductio ad absurdum) : si vous l'affirmez, alors ce que vous réfutez en découle.

Beth à l'essentiel : -- Platon et, à sa suite, Aristote ont défini la “vérité” (note : pas la vérité ontologique mais une vérité de jugement) comme suit : “Celui qui croit que ce qui ne va pas ensemble ne va pas ensemble et que ce qui va ensemble va ensemble dit la vérité “. Celui qui a une opinion contraire aux choses dit des faussetés”.

Cette définition de la vérité sous-tend la déduction d'Euboulides... Ainsi Beth, précise-t-il. La définition platonico-aristotélicienne présuppose la possibilité d'une comparaison entre l'assertion et le fait auquel l'assertion se réfère (note : portée sémantique).- Ainsi par exemple : pour déterminer si l'assertion “Cette table est verte” est effectivement vraie, je dois examiner si la table en question est effectivement verte.

De même, pour déterminer si l'affirmation “Je mens” est vraie ou fausse, je dois examiner si le locuteur ment ou non. Cette enquête, dont la possibilité est une condition préalable à la validité de la définition d'Aristote, s'avère ne donner “aucun résultat” - dit Beth -':'.

Note -- On voit la procédure d'Euboulides : il applique d'abord la thèse d'un adversaire à un cas particulier (modèle applicatif) et seulement ensuite montre que cette thèse conduit à une contradiction (reductio ad absurdum).

E.O. 21

La phrase “Si vous mentez, mentez-vous ou dites-vous la vérité ?” n’est en aucun cas un test de la réalité (les choses) sur laquelle on ment. Car ce serait un test platonico-aristotélien.

Non : Euboulides se limite à interroger celui qui dit “ je mens “, sur ce qu’il a voulu dire par “ je mens “. Puisque, par définition, quelqu’un qui affirme “je mens” ne dit que ce qu’il a envie de dire, Euboulides est obligé d’imaginer des réponses possibles. Nous disons “réponses possibles” et non “les réponses possibles” parce que celui qui dit de lui-même - de manière autoréférentielle (comme je le dis aussi) - “je mens” peut aussi ne rien dire ! C’est une troisième possibilité. Celui-ci est caché : peut-être pour suggérer un “ou bien” (dilemme).

Par manie (Euboulides est un spécialiste des énoncés stricts) de pouvoir encore réaliser la *reductio ad absurdum*, il ne s’aventure pas dans l’épreuve platonico-aristotélienne mais dans l’interrogation de quelqu’un qui dit de lui-même “je mens” et dit si clairement (il n’en fait pas mystère) ce que son dire peut signifier. Pourtant, Euboulides l’interroge. En proposant soit le modèle (je mens), soit le contre-modèle (je dis la vérité), il n’est pas difficile pour lui de dire “Si tu affirmes ceci, il s’ensuit logiquement ce que tu réfutes” sous la forme des deux *reducciones ad absurdum*.

Mais ce faisant, il ne réfute pas Platon et Aristote dont il n’ose pas faire le test. Car Euboulides aurait dû demander (ou au moins mentionner) la phrase qui est qualifiée de mensonge par la personne qui ment ou au moins par la personne qui dit d’elle-même qu’elle ment. En ne mentionnant pas cette phrase (langage), il est impossible de tester cette phrase par rapport à la réalité dont il parlait, en disant à propos de cette phrase “je mens” (méta-langage). Cette phrase que le menteur affirme autoréférentiellement être un mensonge aurait intéressé Platon et Aristote. Cependant, Euboulides ne s’intéresse pas à cette phrase non dite mais - il est possible que Beth ait raison - insinue une critique de la définition platonico-aristotélienne de la vérité.

Conclusion - Euboulides teste une phrase mensongère contre elle-même, et non la phrase non dite contre les “choses dont cette phrase non dite parlait”.

E.O. 22

Unitarisme transcendantal.

“L’être et l’un sont interchangeables”. C’est ainsi que cela se présente dans l’ontologie traditionnelle. Nous pouvons être brefs à ce sujet car cette théorie unifiée est la base de notre logique. Nous y faisons donc référence.

La première définition du nombre (dans laquelle un nombre est exprimé) est attribuée à Thalès de Miletos (-624/-545 ; premier philosophe). On y lit : “monadon sustèma”, une relation d’unités.

Point de départ de Thalès : **a. des unités, b. une connexion** (de la similarité : collection, ou de la cohérence : système).

Les paléopythagiciens (-550/-300) décrivaient monas, unité, “monade”, comme “stigmè athetos”, coup de poignard (d’un objet pointu) sans lieu (position dans l’espace).

Nous l’appelons maintenant “unité” (numérique), et “stigmè”, point (au sens mathématique de l’espace), comme “monas thesin achousa” une unité qui occupe une position (dans l’espace).

Note -- Selon Aristote, entre autres, l’unité (monade) n’appartenait pas au nombre (num) mais était le constituant - stoicheion, lat. : elementum - de tous les nombres à partir de deux.

Note -- Eukleides d’Alexandrie (-323/-263) parlait de “plèthos monadon” (une “foule” ou “unité” (bande) d’unités). Auparavant, Eudoxos de Knidos (-406/-355) avait parlé de “plèthos horismenon”, une “foule” bien définie.

Note -- Pour plus d’informations : *Th. L. Heath, A Manual of Greek Mathematics*, New York, 1931-1 ; 1963-2, 38.

De la monadologie à l’hénologie.

Comme expliqué plus en détail dans notre Logique (première année), auquel nous nous référons, une hénologie, une théorie de l’unité, est la base de la logique traditionnelle ancienne. “To hen”, l’unique, est en effet un concept central de l’ontologie antique.

1. Car il n’y a pas d’être (réalité) qui ne soit soit singulier (unique, un en nombre, monas) ou pluriel (plus d’un en nombre). En d’autres termes, l’unité - singulière ou plurielle - est un concept global ou transcendantal.

2. La doctrine de l’ordre (harmologie) s’appuie ou non sur cette idée. La logique repose sur elle. S’il n’y avait pas d’unité (connexion -similarité, cohérence-), l’ordonnement serait impossible et la pensée logique serait sans fondement.

Note -- C’est ce que la théorie traditionnelle de l’identité exprime par les termes identique/partiellement identique (analogue)/non-identique.

E.O. 23

Le transcendantal, “bon(e)” (valeur).

La grande ontologie antique-médiévale distinguait “être” (quelque chose) “vrai”, “un” (lié) et “bon” (précieux) comme des concepts transcendantsaux qui, ensemble, fondaient l’ontologie générale.

L’“ontologie” se décline en “aléthologie” (théorie de la vérité), en “hénologie” (théorie de l’ordre) et en axiologie (théorie de la valeur)... Considérons cette dernière.

Platon.

O. Willmann, Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit), Braunschweig, 1907-2, 1036, dit que les transcendantalismes sont un ensemble de concepts qui, par le biais d’un alignement des présuppositions paléopythagoriciennes (parfois il dit aussi ‘éléatiques’) “l’un et le vrai” (i. e. connexion et prouvabilité de la connexion) et les présuppositions platoniciennes “être et bien” (i. e. réel et précieux) sont devenus clairs. i. connexion et prouver comme test de connexion) et les postulats platoniciens “l’être et le bien” (i. le réel et le précieux) sont devenus clairs. Cf. O. Willmann, Abriss der Philosophie, Wien, 1959-5, 382/388 (Die Transzendentalien). Willmann y dit que c’est la “spéculation” éléatique (comprenez : “theoria”, c’est-à-dire la pénétration perceptive) qui a anticipé la série.

La “valeur” transcendantale.

Tout ce qui est (est) est précieux dans la mesure où il peut être testé par un sens de la valeur. Si ce n’est pas le cas à quelque point de vue que ce soit, alors on a affaire à un “rien absolu”, c’est-à-dire au néant absolu. Car l’expression “le rien absolu” n’est qu’une figure de style, c’est-à-dire une manière de dire (“dire” par exemple que ce qui est “le rien absolu” est “le rien absolu”).

C’est ici que reviennent les exemples célèbres de l’ontologie pure : à savoir, un signe mathématique ou logistique (“symbole”), un vœu pieux, un cas imaginaire (“irréalis”) ou une chose purement possible (potentialis), une chose en devenir,-- tout cela est la réalité au sens ontologique. C’est donc le cas. Et lorsqu’elle est confrontée au sens de la valeur, elle est une valeur réelle.

Note -- Un objet ou un bien matériel est susceptible d’une pluralité d’objets ou de biens formels ! Par conséquent, la valeur en tant que réalité au sens ontologique semble très “subjective” mais ne l’est pas. Prenons l’exemple d’un avantage : l’un l’apprécie (celui qui en bénéficie) ; un autre ne l’apprécie pas (celui qui l’envie).

Encore une fois : aucun “bien” catégorique n’est jamais un modèle complet pour le “bien” transcendantal.

E.O. 24

Bien moral (éthique ou moral).

L'une des applications ou modèles applicatifs les plus fréquents du bien ou de la valeur transcendantale est le bien dans la mesure où il est reconnu et pratiquement admis par la conscience.

W. Goodnow Everett, Moral Values (A Study of the Principles of Conduct), Londres, 1920, était à l'époque le manuel d'éthique pour les étudiants américains... La grande thèse d'Everett est que toutes les questions éthiques dépendent du concept de valeur.

Car - c'est ce qu'il dit - la conscience n'est pas, par rapport à la vie, un domaine séparé qui s'impose de l'extérieur aux autres domaines de la vie. En d'autres termes, l'éthique concerne la vie, dans la mesure où elle est régie par une ou plusieurs valeurs éthiques.

a. La morale, c'est-à-dire l'ensemble des règles qui expriment le bien moral, a pour sens ou finalité l'ordonnement des valeurs. Les "intérêts" (tout ce qui nous concerne lorsque nous sommes en vie) qui se présentent comme des éléments de la cohérence qu'est la vie, sont équilibrés par la bonne conscience.

Note : Il s'agit d'une interprétation relationnelle du rôle de la conscience. La vie, en tant que système d'intérêts, reçoit la justice distributive qui lui est due.

Modèle applicatif : Supposons que Monica veuille se marier : elle avance ainsi que la vie conjugale est une valeur (un bien) dans la mesure où elle comprend le fait d'être marié. Cela n'empêche pas Monica de se consacrer en même temps à la charité, qui est alors la même vie englobante dans la mesure où elle "valorise" son prochain. Dans ce cas, la relation est inclusive : les deux "valeurs" - mariage et charité - s'incluent mutuellement.

b. Everett étend cela : toutes les valeurs au sein d'une même vie - économiques, politiques, - esthétiques, - sociales etc. - en un seul terme : tous les intérêts humains doivent être considérés d'un point de vue éthique parce que la conscience totalise la vie entière : comme valeur. Avec toutes ses facettes.

Il n'est pas surprenant qu'Everett rejette, par exemple, l'hédonisme, qui impose la valeur du plaisir dans une seule vie, si nécessaire au détriment du reste. Le formalisme kantien qui conçoit la vie de manière unilatérale à partir du "moi" (sujet) moderne et pensant est également rejeté.

E.O. 25

Les fondements de l'éthique (philosophie morale).

En 1703, Chr. Wolff publie sa "*Philosophie pratique générale*". En 1720, il publie son *Éthique* (Morale) dans le cadre de sa "*Philosophie pratique spéciale*".

Cette catégorisation stricte trahit le désir de Wolff de faire connaître au monde l'esprit éclairé ("die vernunft") - caractérisé par la systématisme et la croyance dans le progrès - à travers son travail systématique.

Note : On peut toujours discuter des classifications. Nous mentionnons brièvement la classification de Wolff pour montrer que la philosophie "pratique" est plus que la philosophie morale. Considérons maintenant l'axiomatique de la moralité.

1.-- Fondement ontologique.

L'ontologie, telle que nous la concevons, comprend deux aspects fondamentaux. - Dans la mesure où elle s'attarde sur le donné et l'exigé (= la tâche), c'est-à-dire l'être(s) dans la mesure où il se montre directement et immédiatement (et est donc un phénomène), afin de le saisir correctement. et de le représenter, l'ontologie est une phénoménologie.

Dans la mesure où l'ontologie s'intéresse à la réponse à la question (= solution), c'est-à-dire à l'être (l'étant) en tant qu'il ne se montre pas (est transphénoménal) mais est recherché (recherché) mais aussi démontré, par le raisonnement, l'ontologie est logique.

Appliqué aux fondements de la moralité.

Disons-le ainsi : Si la réalité, sous la forme du donné (GG) et du demandé (GV), c'est-à-dire sous la forme d'une tâche, se reflète réellement ("réellement" pourrait-on dire avec Hegel) dans nos actions, alors cette action est moralement bonne ou appropriée. Sinon, elle est moralement mauvaise ou inappropriée.

"Acte d'un homme et acte humain"

Si une personne tombe sur une pierre sans le vouloir et que, par réflexe inconscient, elle reste debout, il s'agit d'un "acte humain" mais pas d'un "acte humain" (pas d'un "actus humanus" mais seulement d'un "actus hominis", comme le disaient les penseurs scolastiques du milieu du siècle dernier). Eh bien, traditionnellement, le comportement moral (éthique, moral, consciencieux) n'est que le "comportement humain", c'est-à-dire le résultat de la perspicacité (raison (intelligence et raisonnement)), du sentiment et surtout de la liberté de volonté (aussi petite soit-elle).

E.O. 26.

Modèle applicable.

Friedrich Engels (1820/1895 ; collègue de Karl Marx), dans son ouvrage *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888, 1, nous fournit des exemples. Elles sont tirées de (sa critique de) la notion de “réel” et de “raisonnable” (“vernünftig”) de Hegel. En particulier : dans ses *Grundlinien der Philosophie des Rechts oder Naturrecht und Staatslehre*, dans la préface, Hegel dit : “Was vernünftig ist, das ist wirklich ; und was wirklich ist, das ist vernünftig”.

Interprétation correcte.

Le terme “wirklich” (réel, c’est-à-dire ce qui correspond à la réalité) est exclu de l’histoire humaine. Pas de réalité totale ou d’être(s) ! Selon Hegel, au cours de l’histoire (culturelle) humaine, tout ce que les gens font est “réel” si, en plus d’être un fait (brutal) ou un fait, il est aussi nécessaire, c’est-à-dire qu’il correspond à une sorte de nécessité.

Par exemple - selon Engels - une mesure gouvernementale - par exemple une mesure fiscale - n’est pas automatiquement “réelle” et “justifiée” ! Cependant, ce n’est que lorsque cette mesure répond à un besoin qu’elle est “réelle”, c’est-à-dire qu’elle rend justice à une réalité qui se présente comme donnée et exigée.

Note -- Cela a permis à Hegel - et dans son sillage à Marx et Engels - d’enregistrer facilement les changements dans l’histoire humaine et, dans la mesure où ils en étaient responsables (ils étaient tous dialectiquement révolutionnaires), de les justifier comme étant “logiquement justifiés” et donc “vernünftig”, rationnels.

Par exemple, la monarchie française, qui “par la grâce de Dieu” a régné pendant des siècles et qui répondait apparemment à un besoin quelque part, était devenue “irréelle” en 1789 (début de la Révolution française) dans le contexte du processus historique que la culture traversait en France.

Note -- Il devient immédiatement clair que nous, dans ce cours, pouvons être d’accord avec ce point de vue dans une large mesure : si la monarchie en France ne satisfait plus le donné et l’exigé (ce qui justifie une forme de gouvernement), alors elle n’est plus éthiquement “bonne” (dont il faut parler) parce qu’elle ne rend plus justice à la tâche à accomplir.

E.O. 27

La loi morale ou éthique de la nature.

Le terme “loi” signifie ici “tout ce qui est partout et toujours (synchronique et diachronique), c’est-à-dire qui est donné”. Nature” signifie ici “tout ce qui est partout et toujours (synchronique et diachronique). On voit le lien : s’il y a quelque chose qui est partout et toujours présent comme donné et exigé, alors il obtient le statut (type de réalité) de loi naturelle.

La loi physique (physic) de la nature.

Dans une haute chaîne de montagnes, une masse s’écroule soudainement. Selon nos physiciens, cela se produit par nécessité, bien que pour notre “raison” humaine (même à son stade moderne), ce soit imprévisible. Ou, si vous voulez : l’événement est déterminé (dans le cadre du déterminisme général que nos physiciens mettent toujours en avant).

La loi morale de la nature.

Alors que la pierre qui tombe ne sait que répondre à la loi physique de la nature, la liberté humaine sait répondre et ne pas répondre. Partout et toujours, c’est un devoir (une nécessité pour bien se comporter) de respecter un tel enfant. Quiconque s’écarte grossièrement de ce devoir, grâce à une dose de liberté humaine, est considéré comme “pervers”, c’est-à-dire moralement très déviant.

En d’autres termes, une loi morale revendique des actes humains, et non les actes d’un être humain (ce qui constituerait une sorte de loi naturelle au sens physique).

Note : Au cours des siècles, on a tenté de dresser une sorte de liste ou d’axiomatisme sur le sujet... Ce qui revient invariablement comme loi naturelle de la morale est : “Le bien est partout et toujours un devoir” et “Le mal est partout et toujours interdit”. Ce qui est, bien sûr, très général mais d’une application extrêmement singulière.

Note -- La Bible, *Exode.20:1/18* par exemple, donne une liste de devoirs (et de droits) généralement applicables. Les trois premiers commandements du Décalogue (dix commandements) sont théologiques (ils concernent notre attitude envers Dieu) ; les sept derniers sont créatifs (ils concernent notre attitude envers tout ce qui a été créé par Dieu, c’est-à-dire nous-mêmes et tout ce qui constitue notre biotope). Cette liste vernaculaire parle de “parents/enfants” (ceux qui ont l’autorité/sujets), de la vie (biologique et psychologique), de la sexualité (extra- et intra-conjugale), de la propriété, de dire la vérité.

E.O. 28.

Si l'on observe attentivement, on constate que les trois premiers commandements placent Dieu au centre de la "pensée" (qui signifie "intériorité", "méchanceté"), de la parole et de l'acte (de l'intériorité à l'extériorisation), tandis que les sept derniers sont exprimés en sens inverse (de l'acte et de la parole au "désir"). Il apparaît ainsi que la Bible confronte la loi naturelle à la liberté fondamentale de l'homme ("acte humain").

La loi morale positive ("ferme").

Lorsque les données et les personnes concernées ne sont que privées ou même singulières, la tâche à accomplir se présente comme "positive" ou "ferme". Ce n'est pas universel.

Pensez aux lois promulguées soit en pleine paix, soit dans des situations d'urgence (la guerre, par exemple). Une situation privée ou singulière n'est pas partout et n'est pas toujours présente. Cela implique que les devoirs et les droits qui s'y manifestent n'appartiennent pas à la loi universelle ou générale de la nature, mais à la loi purement positive ou singulière.

L'autorité... Pour rendre possible l'évaluation finale de la nécessité ou non (pour parler avec Hegel) d'être au sein d'un groupe, c'est une couche au sein du groupe qui porte l'autorité. Cette autorité détermine - non sans inclure le reste, les "sujets" - ce qui devient la loi. Ou ce qui disparaît en tant que loi. La naissance et la disparition de l'existence sont typiques.

Et la loi naturelle (exigences ou nécessités universellement valables) et la loi positive constituent ensemble la seule loi de la moralité.

2.-- Opinions dissidentes.

Dans le bien moral, tout ce qui est donné et exigé se réalise. C'est le fondement ontologique.

D'ailleurs, la reconnaissance tactile de ce qu'il faut "faire" ou "ne pas faire" est basée sur la reconnaissance tactile de l'axiome d'identité. C'est : "Tout ce qui est, est".

Appliqué à tout ce qui est comme donné et demandé, cela se lit comme suit : - "Tout ce qui est donné et demandé ; est donné et demandé". C'est là que réside l'exigence ou du moins l'impulsion d'une action consciencieuse qui commence donc par ne pas mentir (se tromper) sur tout ce qui est donné et demandé comme étant là indéniable. Comme s'imposer. Comme impénétrable et non impressionnable.

E.O. 29.

Le “ relativisme “ est-il quelque chose qui, quoi qu’il en soit, remet en cause ou détourne cette honnêteté fondamentale dans la confrontation avec l’être sous forme de donné et de demandé ?

Le relativisme est un dragon à plusieurs têtes. *Max Apel, Philosophisches Wörterbuch*, Berlin, 1940-2, 196, dit littéralement : “ Le relativisme est un état d’esprit qui rejette tout ce qui est ‘absolu’ (*note*: s’imposant inconditionnellement comme fait et/ou valide). L’axiome d’identité est tel que l’identité du perçu et/ou du pensé s’impose comme inconditionnellement donnée (et exigée, car elle, exigée est une partie, du donné). Celui qui est honnête avec l’évidence du donné (et du demandé), accepte l’inconditionnel ou l’absolu. Celui qui n’accepte pas honnêtement ce qu’il établit comme étant là, nie formellement - et sans vergogne - la nature absolue de tout ce qui est dans la mesure où il est et se montre comme tel.

En d’autres termes, cette malhonnêteté nie le fondement ontologique lui-même.

Apel, bien sûr, fait la distinction entre épistémologie et relativisme éthique.-- Sa définition manque cependant un aspect, à savoir que l’ontologie se divise en deux aspects, à savoir le phénoménologique (tout ce qui se montre comme étant ou réalité, peu importe comment) et le logique (tout ce qui est démontrable à partir de ce qui est directement montré par des raisonnements de toutes sortes).

Lorsque l’on examine les arguments des relativistes, ils se résument toujours au fait que notre connaissance (contact avec la réalité) est limitée, finie et inadéquate.

C’est précisément cet aspect que nous reconnaissons dans notre théorie en soulignant le caractère partiel de la phénoménologie en tant qu’ontologie : nous ne connaissons en effet directement que ce qui se manifeste comme phénomène. Le reste de l’être ou de la réalité totale se cache - pour l’instant - de notre esprit limité. Mais ce repos est en quelque sorte accessible par le biais d’une transgression logique des phénomènes.

L’induction, par exemple, est la décision d’une donnée précise ou, de préférence, de quelques-unes à toutes les données similaires. L’induction en tant que généralisation comprise comme une décision à partir d’une seule partie ou d’un seul aspect ou de quelques parties ou aspects à l’ensemble (système, c’est-à-dire l’ensemble comprenant toutes les parties ou aspects).

Eh bien, tant le manifeste que le démontré, dans la mesure où ils sont donnés et donc “ évidents “, dans la mesure où ils sont observés, ont un caractère absolu, inconditionnel ou complet, même si cette évidence est susceptible d’extension.

E.O. 30.

À cet égard, on pense à l'enseignement de l'Église, par exemple, sur la "conscience erronée", c'est-à-dire une intuition éthique qui, bien que traitant honnêtement les données, est néanmoins fautive et "irréelle".

Mais cela n'implique pas le relativisme. Seulement la finitude de la compréhension.

La relation sujet-objet.

"Pas d'objet sans sujet ; pas de sujet sans objet". (Apel, o.c., 197). C'est l'une des nombreuses définitions du relativisme.

En d'autres termes, l'essence de la connaissance réside dans cette interaction - dans la mesure où l'être ne se montre que lorsque et dans la mesure où l'on y prête attention (intentionnalité), cette formule est correcte.

Une personne qui dort pendant une conférence ne l'entend tout simplement pas ! Son attention, condition nécessaire mais non suffisante, ne fonctionne pas : il n'est pas là ! Avec l'orateur et le contenu de sa pensée. -- ... mais cela ne signifie pas que l'on y trouve déjà un argument valable en faveur du relativisme.

En suivant cette définition subjectiviste, Apel formule le relativisme comme suit : "Une connaissance absolue - une vérité absolue - semble impossible : notre connaissance est limitée ; elle n'est que relativement vraie". Celui qui formule ainsi le relativisme ne fait qu'exprimer le caractère limité de notre connaissance directe (phénoménologique) et indirecte (logique). C'est tout. Le caractère absolu de l'axiome d'identité n'en est pas affecté : le fondement ontologique demeure, bien que limité. En termes de théorie de l'induction (généralisation et généralisation), nos connaissances sont constituées d'échantillons. Ce ne sont que des échantillons. Mais ce sont toujours des échantillons et non pas rien.

Le dragon à plusieurs têtes.

Apel : "Une position relativiste - certes sous des formes très différentes - est adoptée par le scepticisme, le positivisme et la critique (kantienne)" (o.c., 197).

On peut ajouter sans risque : le phénoménisme (sous plus d'une forme) ; l'historicisme, le multiculturalisme, le culturalisme, le situationnisme (existentialisme). En outre, tout nominalisme.

Apel : "Le relativisme éthique étend la vision relativiste et subjective aux questions de moralité". (Ibid.).

E.O. 31.

Philosophie du droit.

Il est clair depuis longtemps que le droit (et en même temps la justice) est un aspect du monde de l'action consciencieuse. Cela ne signifie pas qu'il n'est pas nécessaire d'y réfléchir.

1.- *L'essence du droit.*

Nous avons utilisé l'expression "rendre justice" (parallèle à "rendre justice à quelque chose"). Dans ce sens, la "justice" doit être comprise dans le sens très large de "remplir une tâche".

Le "droit", qui fait l'objet de cette discussion, doit être compris dans un sens plus étroit, à savoir dans le sens du droit de décider.

Modèle applicable.

Un enseignant, par exemple, a pour tâche ("devoir") de former un groupe d'élèves conformément à un programme d'études pendant une année scolaire. Or, si elle ne dispose pas des moyens utiles ou nécessaires (autorité, matériel de classe, temps, coopération des collègues et des parents et de la direction, etc.) pour le faire, elle ne peut pas remplir sa tâche et donc son droit de décider ne s'exerce pas.

Plus général.

Si, en conscience, nous sommes obligés (devoir) d'accomplir des tâches (DONNÉ+GV) et si des moyens sont nécessaires (et utiles) à cette fin, alors nous avons un droit justifié sur ces moyens : compte tenu de notre devoir, nous avons un droit sur eux, un droit de disposition. -- En bref : pas de devoirs sans droits.

Caractère exécutoire.

"L'homme a sur certaines choses un droit moral de disposition qui exclut (le cas échéant) l'ingérence étrangère". (A. Brunner, *Die Grundfragen der Philosophie*, Freiburg, 1949-3, 271).

En d'autres termes, la revendication ou le droit de disposer signifie que les autres ne l'aboliront pas. Cela signifie que la disposition effective doit être appliquée par la force si nécessaire.

Pensons à la légitime défense, ou plutôt à la légitime défense : nous avons un droit - un droit de disposer - d'un corps biologique ; celui qui veut nous tuer sans raison ni justification, nous pouvons en conscience d'abord nous tuer nous-mêmes (le meurtre comme moyen de légitime défense). Car sans notre corps, nous ne pouvons pas accomplir nos tâches dans ce monde. Ou bien pensons aux personnes qui agissent de manière malade (physiquement ou mentalement) : elles interfèrent avec ce qui nous est accessible avec raison ou justification.

E.O. 32.

Droit naturel / droit positif.

Comme le droit naturel se situe par rapport au droit positif, le droit naturel se situe par rapport au droit positif.

1. Certains droits découlent de la nature humaine, c'est-à-dire de ce que tous les êtres humains possèdent essentiellement comme caractéristiques communes. Ces droits - pensons au droit à la vie, à un minimum de propriété, etc. - s'appliquent partout et toujours, c'est-à-dire qu'ils créent des tâches dans l'espace et dans le temps. Ces droits sont l'essence même de tout droit.

2. Certains droits trouvent leur origine dans des circonstances privées et singulières et sont donc situationnels, c'est-à-dire liés à des situations changeantes.

Pensez aux périodes de famine où les gens meurent de faim et acquièrent le droit de "voler" - partout où cela est possible et justifiable pour une raison ou une autre - afin de survivre. Le terme "voler" est en fait déplacé ici, car "voler" implique de s'approprier (droit de disposition qui est un droit de disposition) ce qui appartient légitimement à d'autres, alors que s'approprier des personnes en proie à la famine est un droit de disposition. Il est clair qu'il s'agit d'un droit positif qui ne s'applique pas toujours et partout là où les gens vivent : cependant, il s'applique partout et toujours là où la mort de faim peut être sauvée de cette manière (ce qui prouve que ce droit fait partie du droit naturel dans les circonstances).

Le concept de "mensonge" est analogue à celui-ci : lorsqu'un interlocuteur n'a pas droit à la vérité de votre bouche et que vous dissimulez ce dont il est question, on dit souvent que vous "mentez". En fait, vous dissimulez, avec raison ou justification, la vérité à laquelle un autre, éventuellement, n'a pas droit. Pensez aux personnes qui sont tenues au secret professionnel (par exemple les médecins).

2. -- *Le concept de justice.*

La volonté (permanente) de revendiquer ses droits pour soi-même et de respecter ceux des autres s'appelle la justice. Cette vertu (comprenez : la conscience) vise une "valeur", à savoir le droit de décider.

Justice légale (conforme à la loi).

Dans la mesure où la justice adhère aux droits exprimés dans les lois, on parle de justice "légale".

Le légalisme est donc l'abus des lois au service de - au nom de - tout ce à quoi on a droit ou non. On peut l'appeler une sorte de fanatisme.

E.O. 33.

Justice distributive (distributive) et commutative (rétributive) ;

La justice est nommée en fonction de la sphère de disposition à laquelle elle se réfère.

1.-- La justice distributive.

Lorsque l'autorité - l'autorité étatique en premier lieu - veille à ce que les tâches et les moyens de les accomplir soient adaptés autant que possible à la capacité - l'aptitude - de chacun et donc répartis équitablement, il y a justice distributive.

La justice sociale.

Elle s'applique avant tout d'une classe sociale à l'autre ("riches et pauvres" dit l'homme de la classe ouvrière). Il s'agit essentiellement d'une sorte de justice distributive : les biens et les services sont répartis - distribués de manière à ce que chaque classe reçoive la "part" qui lui revient. La justice sociale revendique pour elle-même ce qui est "juste" et accorde aux autres ce qui est leur droit.

Domage : souvent, la justice sociale dégénère en une revendication unilatérale de ce qui est déjà légal à son propre avantage. Ce qui est une injustice sociale.

2.- Le troc ou la justice de représailles.

Dans la mesure où ce n'est pas le gouvernement mais les classes, par exemple, qui revendiquent pour elles-mêmes ce qui apparaît comme un droit et accordent aux autres classes ce qui leur est dû, il y a déjà une justice dans l'échange.

La justice du troc s'exerce entre les individus ou les groupes selon la loi du "à prestation égale, retour égal". La négociation entre le marchand de bétail et l'agriculteur d'un prix "équitable" pour un animal à vendre est le droit d'échange. Remarque : ici aussi, il y a un aspect conjoncturel, car le prix fluctue en fonction des tendances du marché, par exemple.

Positivism juridique.

Le positivisme juridique est une forme de relativisme. -- Cette philosophie affirme que tout ce qui est "loi" et "droit" n'est valable qu'en vertu d'un acte réel ("positif") - généralement proclamé par une autorité. Cet acte en lui-même crée donc du droit. Sans raison ni fondement dans l'"être" ou l'objectif, indépendamment de l'autorité agissante.

Note -- Ce n'est pas le donné et l'exigé en soi, mais ce que l'autorité "dit" et "fait" qui crée la loi et l'ordre, -- si nécessaire sans répondre, en conscience, au donné et à l'exigé... Selon certains interprètes, cela revient à "la puissance (position)" de ceux qui sont au pouvoir (gouvernements, lobbies, etc.).

E.O. 34.

L'ontologie platonicienne.

Quelqu'un a dit un jour en français : "On est philosophe dans la mesure où l'on platonise". Cette seule raison justifie que l'on s'attarde un peu plus sur la pensée platonicienne, que l'on peut résumer comme la doctrine des idées (à distinguer du terme "idéisme", qui recouvre des modes de pensée très éloignés de la doctrine des idées de Platon).

Il ne faut pas oublier que le terme "doctrine des idées" est une définition métonymique de la platonisation : les "idées" sont, après tout, une partie de l'ensemble ou du système (que les textes de Platon cachent secrètement quelque part) des idées de Platon.

Nous sommes principalement guidés par *O. Willmann, Geschichte des Idealismus, I (Ur-geschichte und Geschichte des antiken Idealismus)*, Braunschweig, 1907-2, 431/445 (*Die Ideenlehre*).

1.-- Réalité dans l'apparence et dans la "réalité".

On n'oublie jamais que Platon, était animé par le souci de distinguer et même de séparer la fausse réalité de la vraie réalité. Il y a, d'une part, "to mèn on" (tout ce qui n'est plutôt rien) et, d'autre part, "to ontos on" (tout ce qui est vraiment, ou véritablement réel). Celui qui ne comprend pas cette attitude critique de Platon - qui suit d'ailleurs les traces de Socrate - ne comprend rien de toute sa philosophie.

Theoria (lat. Speculatio). La minutie.

Le souci mentionné est appelé par Platon avec Pythagore, "theoria", c'est-à-dire essayer de savoir à quoi on a affaire en observant. Quiconque traduit par "spéculation" risque de se méprendre sur le véritable caractère d'observation. Les anciens Romains l'avaient compris : ils traduisaient par "speculatio", c'est-à-dire l'activité du soldat de garde, du guetteur ou simplement de l'observateur. Regarder et "suivre" pour comprendre. C'est la theoria platonicienne (et paléopythagoricienne), la *filosofia*, le sage.désir.

Le programme d'étude platonique.

Pas de meilleure introduction que le programme d'étude platonique. Comme le souligne par exemple son *Politeia*.

a. Apprendre à percevoir et à ressentir avec les sens, -- ensemble : faire l'expérience.

L'élève de l'"akadèmeia" apprend d'abord à vivre. Le monde sensoriel et perceptif est la première chose à laquelle l'élève apprend à prêter attention et à suivre.

E.O. 34.

Nous regardons, avec les yeux d'un Grec ancien, un bloc de pierre rond trouvé sur la plage. Il est magnifiquement arrondi sur tous les côtés. Il est d'un certain poids. Il est de couleur grise. Toutes ces caractéristiques. Ce sont ses caractéristiques. -- Ce beau rocher rond est un "horaton", quelque chose de visible, -- un "aisthèton", quelque chose de perceptible.

Note : En tant que spécimen de la classe des blocs, il est une "statue" (terme utilisé pour décrire un "spécimen" d'une collection). Image de quoi ? Du "beau caillou" pour sûr. Mais cela viendra plus tard. Entre-temps, nous nous souvenons que dans et pourtant au-dessus de cette belle pierre, "la belle pierre" se montre définitivement.

Le beau bloc rocheux comme une œuvre d'art.

Dans le même ordre d'expérience, selon Platon, appartient également tout ce qui représente un fait naturel sous la forme d'une œuvre d'art. Comme un beau rocher peint.

Note -- En tant que représentation matérielle, le rocher peint est une "image" d'une "image", c'est-à-dire une "représentation" d'un spécimen trouvé dans la nature. Mais la représentation à sa manière montre à nouveau une "image", un spécimen, du "beau rocher" sans plus.

Ainsi, les élèves apprennent à "expérimenter", c'est-à-dire à percevoir et à ressentir. Ce dernier fait surtout référence à la beauté de la belle pierre : comme la grande masse des Grecs anciens, Platon était très sensible à la beauté. Dans la pierre perçue extérieurement, il y a quelque chose - la beauté sans aucun doute - qui provoque une perception intérieure et qui enrichit l'expérience. Si cette même belle pierre est ensuite montrée dans une leçon, par exemple, pour sa beauté, elle représente alors "quelque chose de précieux" qui permet de ressentir et de sentir "le bien sans doute".

En termes typiquement grecs antiques, le beau rocher devient alors beau, beau et utile, et en ce sens un objet d'apprentissage. C'est un "kalokaigathon", quelque chose de propre et de bon.

Conclusion : nous avons donc définitivement écarté de notre esprit le résumé des résumés dont se contentent de nombreux critiques platoniciens lorsqu'ils parlent d'antiplatonisme. L'expérience est l'élément - cock-a-hoop - de la theoria platonicienne (comme de la paléopythagoricienne), fathom.

Note -- Avant de passer au point d'étude suivant, mentionnons brièvement le terme "stoicheiosis", lat. : elementatio, recherche des éléments qui rendent intelligible l'expérimenté. On disait aussi : la recherche des "archai", lat. : principia, présupposés.

E.O. 36.

b. Apprendre à passer aux propositions mathématiques.

Expérimenté, oui. Mais tracer les motifs : aussi ! - Pour comprendre ce qui est vécu. C'est la théorie pythagoricienne-platonique... Les élèves apprennent à prêter attention à l'"arithmos", la structure mathématique, de ce beau rocher. Circulaire en grec ancien "kuklos", lat. : circulus. Celui qui comprend le rocher, au moins de manière platonique, fait attention à tout ce qu'on peut remarquer en lui de manière mathématique.

Note -- N'oublions pas que, en grec ancien, "mathèsis" signifie "processus d'apprentissage". L'acte d'apprendre, le désir d'apprendre. Perspicacité.

était "mathèmatikon" "tout ce qui est lié au processus d'apprentissage". Or, chez les pythagoriciens, l'un était le vrai : l'unité (comme le 1 et le point, -- nombre et espace mathématiques) et ses multiples (nombres à partir de deux et figures de la ligne à travers le plan jusqu'au corps) était "le vrai", c'est-à-dire la vérité ou l'information (dirions-nous maintenant) sur l'un.

Platon a maintenu la "mnèmè" ou tradition : le "mathématique" (au sens pythagoricien) est resté l'un des éléments qui, par exemple, rendait la belle pierre, intellectuellement, intelligible(er) ; il était aussi pour l'école platonicienne un "archè", une prémisses, qui rendait intelligible(er).

Note : C'était la "stoicheiosis" : rechercher les "éléments" compréhensibles parce que "stoicheion", Lat. elementum, était "élément". La théorie inclut la stoïchiosè.

D'ailleurs, Platon appelle ce tournant dans le processus d'apprentissage qu'est la théorie, "periagogè", tournant (en cercle surtout). Ou "metastrophè", tourner, oui tourner. Il veut dire : un tournant dans la théorie.

C'est-à-dire que l'on ne quitte pas l'expérience sensorielle, on regarde à travers elle ! Au "noèton", lat. : intelligibile, ce qui fait appel à l'esprit (intellect et capacité de raisonnement, esprit (sens des valeurs, perception du "bien" et de la volonté). L'"intelligible" est également dit. Le premier intelligible est celui des mathématiques. Ici le cercle. Ou peut-être le "corps" rond (géométrie).

c. Apprendre à percer jusqu'à l'"eidos" (l'être) ou l'"idée" (l'être véritable).

Remarque : depuis le début de la modernité en Europe occidentale, un langage radical non platonique utilise le terme "idée" pour désigner la pensée dans l'esprit humain. Ni l'antiquité ni la scolastique ne l'ont jamais fait. Donc : on traduit "idée" par "être vrai", "réalité effective", au sens vécu.

E.O. 37.

Dans ce troisième degré de la *theoria*, elle devient “noësis”, lat. : *intellectio*, perspicacité spirituelle. Car après les mathématiques, elle englobe maintenant la seconde intelligence. Selon une tradition académique confirmée par Aristote, celle-ci comporte deux aspects.

1. Le beau rocher possède un “*eidos*”, c’est-à-dire une présence qui se présente.

2. Cet être ou cette présence qui surgit est l’“*idée*”, l’être véritable, ou le noyau de l’être. Elle se manifeste dans l’être qui est en fait son être ou sa présence. Bien que dissimulée dans et au-dessus de l’*eidos*, l’idée est néanmoins cet *eidos* lui-même dans la mesure où il se montre au “nous”. Latin : *intellectus*, esprit.

La distinction entre “mnèmè” (conscience vague) et conscience clarifiée.

Platon, et plus tard Aristote dans son sillage, distinguent deux degrés de conscience dans la structure et surtout la genèse du processus d’apprentissage.

Note -- Les termes “*mnèmè*” (lat. : *memoria*) et “*anamnèsis*” (lat. : *reminiscentia*) sont généralement traduits par “mémoire” ou “memento”. C’est passer à côté du sens réel qui s’exprime, par exemple, dans le nom de la déesse des muses, *Mnèmosunè*. La puissance musicale - selon Homère et Hésiode, les deux “poètes primitifs” - renvoie à “*ta pro onta, ta onta, ta essomena*”, tout ce qui était, est et sera.

En d’autres termes, c’est la forme de pensée musicale de l’ontologie qui divise effectivement tout ce qui est en être passé, être présent et être futur. *Mnèmosunè* est donc “conscience élargie” (et c’est une conscience élargie ontologique ou transcendante ou “souvenir” ou “mémoire” comme devant l’esprit ou dans l’esprit).

Dans son dialogue *Menon* par exemple, *Platon* distingue clairement la conscience ou la pensée vague de la conscience ou de la pensée clarifiée. En effet, il fait preuve de stoïchiosité, c’est-à-dire qu’il mémorise les données et les résume à la lumière de la classe (toutes les belles pierres par exemple) et du système (toute la belle pierre).

C’est le premier sens, dans les textes platoniciens, de l’*anamnèsis*, - distinct d’un second (qui signifie les séquelles élargies de la conscience d’une vie antérieure à cette vie terrestre). *Mnèmè* est, cette pensée ou conscience de quelque chose - prenez notre beau rocher - qui n’est pas situé. Ni dans une collection (classe) ni dans un système. La pensée “vague” ne voit pas une chose à la lumière d’une totalité.

E.O. 38.

P. Van Dorp, Aristote sur deux fonctionnements de la mémoire (réminiscences platoniciennes) in : Tijdschr. v.Filos. 54 (1992), 3 (Sept.), 490, résumé.

a. Menon, avec sa pensée vague, vit chaque élément d'information (...), aussi complexe soit-il, comme une entité indifférenciée et indépendante. Il ne peut pas analyser ses connaissances en unités plus petites, ni les composer (*note*: synthétiser) en des ensembles plus grands ou plus complexes. Il n'est pas commandé tout de suite".

b. L'esclave de Menon, à la pensée éclairée, semble vivre de son "esprit" (*note*: nous, intellect). Il est capable d'analyser et de traiter ce qu'il sait. Sa connaissance n'est pas une collection de données distinctes mais forme une unité ordonnée à partir de ces données. (...). Une telle personne ne mémorise pas des impressions isolées mais stocke ce qu'elle sait dans des ensembles ordonnés".

C'est la définition même de la stoïchiosé ! Comme *E. W. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques)*, Anvers/Nimègue, 1944, 34ff. (Stoicheiosis), 42ff. (Stoicheiosis), les explique.

C'est la "noësis", la saisie de l'eidos et de l'idée. Notre beau bloc rocheux situé dans la collection (les blocs rocheux, les belles choses, les beaux blocs rocheux) et situé dans le tout (le bloc rocheux est un tout de sorte que le bloc rocheux entier a l'existence et le noyau de réalité, l'eidos et l'idée) - de toutes les caractéristiques déterminées : forme (forme géométrique), masse (poids), couleur par exemple.

Ces caractéristiques de l'expérience sensorielle ne sont pas des éléments accidentels : elles sont la cohérence de l'ensemble du bloc. Son être résume les connaissances (contenus conceptuels) en un tout, le beau bloc entier.

Le résistant dans l'inconstant ou plutôt : l'identique dans le non-identique. -- L'idéation de Platon est identitaire. Il pense dans le cadre du différentiel "totalement identique/partiellement identique (analogue) / totalement non-identique". Notre esprit, en tant que réceptacle de l'eidos et de l'idée, de l'essence et de la réalité, se tourne vers l'identique au milieu de la multiplicité.

La collection de toutes les belles pierres possibles, par exemple, se fragmente en une multitude illimitée de belles pierres distinctes et séparées ; l'unique existence et l'unique noyau de réalité "la belle pierre sans plus".

Il s'agit d'une réalité qui est identique (durable) dans tous les spécimens, aussi distincts et séparés ("nombreux") soient-ils.

E.O. 39.

L'ensemble de toutes les caractéristiques possibles - individuelles donc - du bloc (**a.** couleur, poids, **b.** figure (géométrique) par exemple) sont tirées de leur fragmentation à la lumière de l'unique cohésion qui constitue ce bloc, ce beau bloc.

Il n'est pas surprenant qu'Aristote dise : " Les 'eidè', tout ce qui est des idées, sont le fondement de la réalité (*note* : présupposition de la réalité réelle) - aitia, (littéralement : tout ce qui donne sens aux présuppositions) - de ce qui est. L'un est le fondement de la réalité de la 'eidè', l'existence des idées". L'un n'est pas seulement ponctuel, l'unité numérique (monas) ; il est aussi tout ce qui fait qu'une multitude est une. C'est par des connexions (de similarité (classe) ou de cohérence (système)) que des choses distinctes et séparées deviennent une seule et même chose.

En d'autres termes, toute la doctrine de l'harmologie (ordre) de Platon se révèle ici. C'est l'œil qu'il a pour tout ce qui est identique ('endurant') dans toute différence et tout écart.

Il n'est pas surprenant que Sénèque de Cordoue (+1/+65 ; un dur à cuire) définisse l'idée comme "eorum quae natura sunt, exemplar aeternum" (de tout ce qui est par nature, le modèle éternel). Éternel (aeternum)" dans le sens de durable, à travers des changements syn- et diachroniques (différences, lacunes) identiques.

Il n'est pas surprenant que Xénocrate de Chalkedon, chef de file de l'académie, définisse -338/ -314 : " L'idée est la représentation imagée de ce qui existe de façon permanente compte tenu de sa nature (*note*: réalité vraie) "

Jusqu'à présent, le programme d'études de Platon est expliqué en détail.

En résumé : le vécu sensoriel (perçu / senti) est, grâce au stoïcisme (anamnèse), examiné pour ses " éléments " de nature mathématique et idéale. Pour qu'il soit rendu "compréhensible".

2. -- Les idées en tant qu'êtres "vivants".

Dans un passus des Sophistes âprement discuté, Platon attribue la vie et l'esprit aux idées. Nous laisserions-nous tromper en pensant que le mouvement, la vie, l'âme et la perspicacité ("fronèsis") ne sont pas une caractéristique essentielle de l'être sans question ("toi pantelos onti") ? Ce qui est sans plus, donc ne vit pas et ne pense pas, mais - rappelons-le - ce qui est élevé et saint, à savoir l'esprit - reste immobile ("akinèton") ? ". On sent la réponse de Platon dans la question rhétorique : les eidè / ideai bougent (d'eux-mêmes), vivent, sont inspirés, sont doués de perspicacité.

E.O. 40.

Dans le *Timaios*, il est dit : “De même que le monde sensoriel changeant se présente comme une multiplicité de “zoa”, lat. : viventia, êtres vivants (formes de vie), -- de “thremmata”, êtres, qui s’englobent eux-mêmes, de même l’ordre d’être “pensable” (intelligible) contient une pluralité d’êtres “pensables” (intelligibles) (“noèta zoa”).”

Note : O. Willmann interprète cela comme suit. - Le terme “noèta zoa”, êtres concevables, résume le plus clairement les deux caractéristiques du concept d’idée.

1. En tant qu’intelligible, concevable,

c’est-à-dire susceptibles d’être traitées par notre esprit (nous, intellectus), elles se distinguent des données sensorielles dans lesquelles elles se manifestent, nous, les terriens.

2. En tant qu’“êtres vivants”

ils sont dotés de “vie” et donc de “principes de vie” : ils permettent aux choses sensorielles de participer à leur vie et d’en faire “le vivant”.

Note -- Ce qu’est réellement ce type de vie intelligente -- les textes cités restent obscurs -- peut être glané dans la conception de *Platon* de la divinité de tout ce qui est : “Le monde des sens est ‘theos aisthètos’, divinité expérientielle ; le monde des idées est ‘theos noètos’, divinité intelligente”. Ainsi dans le *Timaios*.

En effet, *Platon* vit encore d’un monde ou d’une culture non désacralisés et s’oppose catégoriquement, par exemple, à la déification et à la sécularisation prônées par les protosophes de son époque.

Déjà depuis *Thalès*, un mot circule : “La nature est pleine de divinités (démons)”. On pourrait appeler cela une forme d’“onto.theo.logie”, c’est-à-dire la pensée qui identifie l’être (sensoriel et transcendantal) comme “theos”, la divinité.

Note - Ce qui est certain, c’est que tout ce qui vit dans notre monde expérimenté par les sens, contient dans son eidos/son idée la vie, la vie biologique donc, comme l’origine de la vie biologique expérimentée par les sens : les idées, c’est-à-dire les êtres biologiques, contiennent la vie biologique. Sinon, les êtres biologiques n’auraient jamais de vie biologique.

Il en va de même pour les idées des êtres doués d’intellect : elles contiennent et provoquent l’intellect chez les êtres doués d’intellect.

E.O. 41.

3 - Le “causateur” (demiurge et divinités) : les idées divines.

Le beau rocher peint peut être une expérience sensorielle, mais en tant qu'œuvre d'art, il est causé par une personne causale, l'artiste.

De même, le rocher rond naturellement beau est causé par un facteur causal.

Dans le *Timaios* il est dit : le “demiourgos”, demiürg, c'est-à-dire celui qui exerce une profession publiquement connue, ainsi que les divinités qui l'imitent provoquent les idées et en même temps l'existence d'un certain nombre de choses. Par exemple : la tête d'un être humain ; le corps humain en tant que véhicule de la tête ; l'œil.

Traduisez “demiurge” par “créateur de l'univers”. Il n'est pas un dieu créateur au sens biblique du terme. Car il trouve la matière cosmique et les idées non causées par lui comme une matière à travailler, à ordonner selon les idées disponibles

Conclusions des conseils... L'initiateur de l'univers ou “demiurge” prend sans aucun doute des décisions des conseils : il se fixe des objectifs dans son esprit et les réalise.

Note -- En cela, il ressemble, avec une grande réserve, au Yahvé biblique ou Sainte Trinité. - Ainsi, l'apparition - la cause - de l'œil ou de l'oreille n'est possible que sur la base d'un tel conseil. “Il y aura une vision ou une audition”. Platon situe explicitement une telle décision dans l'esprit du demiurge.

Des idées divines.

Selon *E. De Strycker, Beknopte geschiedenis van de antieke filosofie*, Antwerpen, 1967, 114, Albinos de Smyrne qui fut vers +150 le professeur du célèbre médecin Galenos de Pergame, situe pour la première fois les idées et leur eidè en Dieu, dans l'esprit de Dieu.

C'est ainsi qu'Albinus de Smyrne entame une tradition platonique, ou du moins platonisante, de plusieurs siècles d'idées païennes et bibliques. Nous les trouvons, par exemple, chez Joh. Kepler, le spécialiste moderne des sciences naturelles et du cosmos.

Soit dit en passant, dans la Bible, il y a des affrontements dans ce sens. En effet, les idées de Dieu déterminent dans la Bible tout ce qui est créé (mais ici “créé” au sens large), en particulier les phases de l'histoire sainte ou sacrée. Tout ce qui est fait est normé quelque part, même s'il s'en écarte à cause du péché, par les idées de Dieu (qui trouvent leur résumé populaire comme morale dans le Décalogue).

E.O. 42.

Note -- Selon O. Willmann, o.c., 370/379, il y a un élément “mystique” dans la pensée platonicienne.

Les “mystères” (une forme de religion à petite échelle pour des cercles limités d’initiés) fournissaient une “sagesse”, précurseur de la philo.soph!a, la philosophie. C’est ainsi que, par exemple, Héraclite d’Ephèse (-535/-465) - dont Platon a appris à connaître les enseignements par l’intermédiaire de Kratulos, un Héraclite qui fut le professeur de Platon - en vient à définir le “vrai philosophe”, comme un “bakchos”, initié aux Mystères de Dionusos.

À propos : le dieu du vin Dionusos était considéré comme étant plein de forces vitales génératrices (causant) et régénératrices (régénérant) (activées dans les rites du vin) de sorte qu’il pouvait agir comme un donneur de culture. Le “vrai sage” - selon Héraclite, dont la philosophie du mouvement (mobilisme) axée sur la création et la décomposition a profondément influencé Platon - est comme “celui qui a traversé des initiations bien achevées”. La philosophie est, selon lui, “l’initiation révélatrice de tout être”.

Note : Outre Dionusos, Apollon était la divinité initiatique... Dans les Mystères, on dit qu’Apollon possède “le sceau”, on parle même de posséder “le sceau de l’univers qui laisse sa marque sur chaque être vivant selon sa nature individuelle”.

En effet : il y a encore un témoignage dans le platonisme de la religion dans la Grèce antique ! Platon appelle l’idée/être “tupos”, timbre ou “sfragis”, sceau.

En tant que telle, l’idée / l’être est “ paradigme “ (d’où notre “ paradigme “), parangon selon lequel tout cours - kinèsis, lat. : motus - ou processus est déterminé. Le parangon qu’est l’idée/l’être laisse sa marque sur chaque processus.

Selon les termes de Cl. Ramnoux : le “ rhuthmos “, le cours fluide des choses (chez Héraclite et aussi chez Platon, bien que différemment interprété) est un cours ou un processus pourvu d’une régulation.

Avec G. Van Riel, *A quel point le plaisir illimité est-il pur ? (Le Philèbe de Platon ou la conversion d’un hédoniste)*, in : *Tijdschr. v. filos.* 57 (1995) : 3 (sept.), 443, nous disons : “Le devenir (*note* : tout mouvement ou ‘rhuthmos’) est toujours déjà normé par l’être (*note* : qui platoniquement parlant est l’idée/être)”.

Conclusion - Comme tous les penseurs anciens, Platon aussi : on ne les comprend bien que si l’on connaît bien leurs racines religieuses-sacrées.

E.O. 43.

Le bien “suprême”.

Les idées qui donnent naissance aux choses créées par cette idée sont des “êtres” divins.

Le Platon des mythes, qui se présente dans ses écrits comme le complément de sa méthode “dialectique” (c’est-à-dire de raisonnement) là où celle-ci fait défaut, appelle la divinité, “im Geiste der Mystik” (O. Willmann, o.c., 421), dans l’esprit du mysticisme (c’est-à-dire des mystères), et l’un (“to hèn”) et en même temps le bon (le bien) (“to agathon”).

Les termes neutres (“ il ... “) renoncent à la personne et à la personnalité des dieux/déeses qui constituent ensemble “ to theion “, tout ce qui est divin. Ces termes neutres, “il ...”, ne mentionnent le pouvoir des dieux/déeses que comme la capacité d’unifier tout être(s). Willmann : “die all-einende Macht”, la puissance qui unifie tout !

Platon a initié ses meilleurs élèves à l’idée que l’un et le bien sont identiques.-- Il en explique la structure comme suit :

a. Le bien le plus élevé ou suprême (ou plutôt : le Bien,-- avec une majuscule) est unique ;

b1. elle fait apparaître de soi tout ce qui existe hors d’elle en termes d’êtres et de réalités comme “imitatio participata”, comme une imitation (image) qui est participation ; -- autrement dit, comme une représentation visible d’elle-même (comme l’idée “le bien” qui donne naissance) ;

b2 Mais en même temps, en tant que bien suprême, le bien suprême tire de lui-même les êtres et les réalités qu’il laisse émerger et les “lie” en “unité”.

Note -- Cette structure sortante et entrante déterminera le langage des mystiques pendant des siècles. Pour commencer, le néoplatonisme (Plotinos, par exemple).

Eh bien, ontologiquement parlant, l’unique et le bien (primordial) est - plutôt - “to ontos on”, l’être d’une manière d’être, le vraiment réel. Ainsi, les idées, qui montrent l’un et le bien dans les réalités créées par les idées en tant qu’être (eidos), sont le signe omniprésent. Cependant, le transcendant (plus élevé que) l’unique et le bon est immanent. De même que l’idée est transcendante et sa présence (eidos) immanente.

Conclusion : Les idées sont des idées divines. - Cette phrase sera devenue claire maintenant, après ce petit chapitre sur le côté mythique de Platon. Le côté ou l’inclinaison “mystique” caractérise complètement Platon.

E.O. 44.

4 - L'ensemble des idées constitue le seul cosmos (divin).

La classe et surtout le système sont ceux à la lumière desquels tout être est vu. C'est ainsi que l'idée/l'être est exposé.

Quelle importance si nous pensons à la totalité de tout ce qui était, est, sera ? Le terme "kosmeo", je commande, (j'établis ou crée l'ordre), nous enseigne ce que le terme cosmos signifie : ordre, ordre. De préférence compris comme un bon ordre ou un ordre.

D'ailleurs, au sens éthique, "cosmos" signifie alors "l'ordre ou les ordres conscients".

Chez les paléopythagoriciens, le terme "cosmos" désigne l'ordre ou les ordres que l'univers présente. Et "comme une idée "ordre (ning)" qui crée dans les choses, de sorte que comme un univers ordre (ning), ils sont accessibles, connaissable, agréable.

Le terme "cosmos" et l'idée qui le sous-tend apparaissent pour la première fois explicitement chez les pythagoriciens : ils désignaient avant tout la mesure de la connaissance dont disposaient alors la vie et l'art de la Grèce antique. Ainsi *P.L. Landsberg, Die Welt des Mittelalters und wir*, Bonn, 1925-3, 47.

Landsberg cite Aristote : "Les pythagoriciens se préoccupaient avant tout de la mathématique, ils en faisaient la promotion. Instruits en mathématiques, ils interprétaient les propositions mathématiques comme les propositions de tout être (...). (...). Ils voyaient dans les chiffres (*note*: arithmoi) les propriétés et en même temps les prépositions de l'harmonie. Tout ce qui existe a été - selon eux - entièrement réalisé selon des chiffres. (...). Ils comprenaient l'univers comme une harmonie et une figure numérique".

Note -- Nous avons vu que, dans le système de formation de l'académie, la compréhension du sensoriel commençait par l'attention portée à tout ce qui est "mathématique".

Platon - comme le souligne Landsberg - a conservé le "mathématisme" des pythagoriciens. Et en même temps, la notion d'"harmonie" comme caractéristique de l'ensemble du cosmos en tant qu'univers de beauté. Car "beau", dans le sens grec ancien, c'est tout ce qui provoque, -- renforce -- l'émerveillement.

Comme le dit *A. Guzzo, Le concept philosophique* de 'monde', in : *Dialectica (Entretiens d' Oberhofen)* 15 (1961) : 1/2, Paris / Neuchâtel , 97 : de même que l'ordre ou les ordres intelligibles des idées provoquent l'étonnement, de même l'ordre ou les ordres sensoriels-expérientiels qui en sont la représentation visible et tangible.

E.O. 45.

5.-- Arguments classiques en faveur de la théorie platonicienne des idées.

Willmann donne quatre arguments assez détaillés qui peuvent être utilisés pour soutenir la doctrine des idées. Nous les résumons.

1. Le souvenir.

La Mnèmè, surtout sous la forme de l'anamnèse, c'est-à-dire du degré ordonné de la pensée (la mémoire est le souvenir), fournit le seul accès subjectif.

Sur cette terre, tout est instable. Par conséquent, il est impossible d'y réfléchir (de théoriser) de manière pure. Ce n'est qu'à la lumière de la forme pure du souvenir - c'est-à-dire de l'idée du souvenir - que nous arrivons à penser "aussi pur que possible".

2.1. La vérité.

La "kathara alètheia", la vérité pure, sur les choses inconstantes de cette terre est, en raison de son mélange avec la contre-vérité ("pseudos"), irréalisable. Ce n'est qu'à la lumière de la forme pure de la vérité - c'est-à-dire de l'idée de vérité - que nous arrivons à penser la vérité "aussi pure que possible".

2.2. Structure du numéro.

La première vérité sur les données de cette terre est mathématique, mais cette vérité est obscurcie par son amalgame avec la contre-vérité. La compréhension mathématique n'est possible qu'à la lumière des chiffres purs présents dans les choses vécues. Aussi pur que possible. Car ici aussi, il y a un sens des limites et du fallibilisme (un sens de la faillibilité).

2.3. Définition.

Sur cette terre, les choses sont "aorista", indéfinies, vagues. Car ils sont changeants, instables dans le temps et l'espace. Notre compréhension des choses devrait être le reflet de l'idée des choses. Ce qui est impossible. Ce n'est qu'à la lumière de l'idée dans sa pureté, qui transparait dans notre travail de pensée (de mémoire), que nous parvenons à comprendre la deuxième vérité sur les choses, après la vérité mathématique, "aussi pure que possible".

Comme vous pouvez le constater, les quatre arguments en faveur de la doctrine des idées reflètent la méthode platonicienne d'enseignement de la philosophie.

Similia similibus.

Le sujet connaissant-pensant est en accord avec la vérité (mathématique et idéationnelle). Cela est dû à la relation de nature entre le sujet et l'objet (la pensée connaissante et la vérité). "Hupo to homoiou to homoion katalambanesthai" (Par le semblable (sujet pensant en connaissance de cause) saisir le semblable (vérité)) ! C'est ce que Platon appelle "kalon zugon", le beau couple.

E.O. 46.

6. -- Les fonctions de l'idée / de l'être.

Revenons à l'idée de "cosmos". O. Willmann résume ces fonctions par le terme "médiation" (c'est-à-dire lorsque des termes intermédiaires jouent un rôle).

a. Les idées servent de médiateur entre, par exemple, le démiurge (tel que Platon le concevait) ou - plus tard - Dieu, d'une part, et, d'autre part, les choses de notre monde d'expérience sur cette terre. En effet, celui qui a des idées dans son esprit (le démiurge ou les divinités qui l'imitent ; Dieu), les élabore dans des "images" (spécimens) de celles-ci qui les présentent et les reflètent de manière défectueuse. Ils jouent un rôle de mise au point.

b. Les idées servent de médiateur entre les choses de notre monde d'expérience sur cette terre et notre esprit connaissant-pensant - tout comme la visibilité des choses sensorielles et notre œil en tant que faculté de les voir sont accordés l'un à l'autre ("noble joug"), de même la connaissabilité et la pensabilité (intelligibilité) des fondements mathématiques et idéaux ou de l'essence des choses de notre monde d'expérience sur cette terre est un "noble joug".

Note : Il s'agit en langage ancien de ce que, depuis la scolastique (et le père Brentano), on appelle "intentionnalité" (orientation de nos esprits et de nos sens vers le(s) monde(s)).

Note - O. Willmann, o. c., 440). -- L'idée/être confère aux données expérimentées un degré de réalité plus élevé et à la pensée connaissante un degré de vérité plus élevé ("pur"). Par la participation (gr. : mêtexis, lat. : participatio) à l'idée/présence, les choses sur cette terre deviennent "ontos onta", des choses vraiment réelles, et les concepts, dans notre esprit terrestre, pertinents "kathara alètheia", lat. : pura veritas, pure vérité.

c. Les idées servent de médiateur entre la réalité donnée, dans la mesure où elle est connue par des concepts (qui ne sont toujours que des concepts dans la mesure où nos esprits sur cette terre peuvent vraiment saisir tout ce qui est), d'une part, et, d'autre part, notre comportement, notre praxis (que ce soit comme travail ou comme comportement consciencieux).

"Eidè kai èthè", les idées et les formes de comportement, vont de pair comme normatives et standardisées. Ainsi, l'action bonne naît et participe à l'unique bien dans lequel s'enracinent toutes les idées et à la fois tout l'être.

Lightmetaphysics.-- Sur cette terre, avec son obscurité, les choses expérimentées deviennent "lumineuses", notre esprit et nos sens deviennent "éclairés" et notre comportement est "informé" par les idées.

10.7. Éléments de l'ontologie (II)

Contenu

Section 1 :

Préface. 1/4

Section 2 : (2/48)

L'essence de la philosophie : l'ontologie	2
1.1.-- La philosophie n'est pas une religion.	2
1.2.-- La philosophie n'est pas un art.	2
1.3.-- La philosophie n'est pas une idéologie.	2
1.4.-- La philosophie n'est pas non plus la vision de la vie et du monde	2
1.5.-- La philosophie n'est pas une pensée commune.	3
1.6.-- La philosophie n'est pas une vision du monde.	4
Ce qu'est la philosophie	4
La compréhension ontologique.	5
La crise de la métaphysique	6
Construction de systèmes ontologiques.	7
Aristote sur le sujet.	10
La crise de l'ontologie dans l'Antiquité.	11.
Les XIXe et XXe siècles comme crise de l'ontologie.	12
1. -- Élimination radicale.	12
2. Remplacement.	12
3.-- Réinstallation radicale.	13
4. -- Mise à jour.	13
La crise de l'ontologie en termes post-modernes.	14
La vérité. - Ontologique et non-ontologique (catégorique).	16
Note -- Théories de la vérité.	17
Le "postulat de preuve" d'Aristote.	18
L'axiomatique d'Aristote.	19
Le paradoxe du "menteur".	20
Unitarisme transcendantal -	22
Le transcendantal, "bon(e)" (valeur).	23

Bien moral (éthique ou moral).	24
Les fondements de l'éthique (philosophie morale).	25
La loi morale ou éthique de la nature.	27
Philosophie du droit.	31
Justice distributive et commutative ;	33
L'ontologie platonicienne.	34
1.-- Réalité dans l'apparence et dans la "réalité".	34
a. Apprendre à percevoir et à ressentir avec les sens,	34
b. Apprendre à passer aux propositions mathématiques.	36
c. Apprendre à aller jusqu'à l'"eidos" (ou l'"idée", respectivement).	36
2. -- Les idées en tant qu'êtres "vivants".	39
1. Comme intelligible, imaginable,	40
2. En tant qu'"êtres vivants"	40
3.-- Le "causateur" (demiurge et divinités) : les idées divines.	41
Des idées divines.	41
Le bien "suprême".	43
4 - L'ensemble des idées constitue le seul cosmos (divin).	44
5.-- Arguments classiques en faveur de la théorie platonicienne des idées.	45
6. -- Les fonctions de l'idée / de l'être.	46